



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

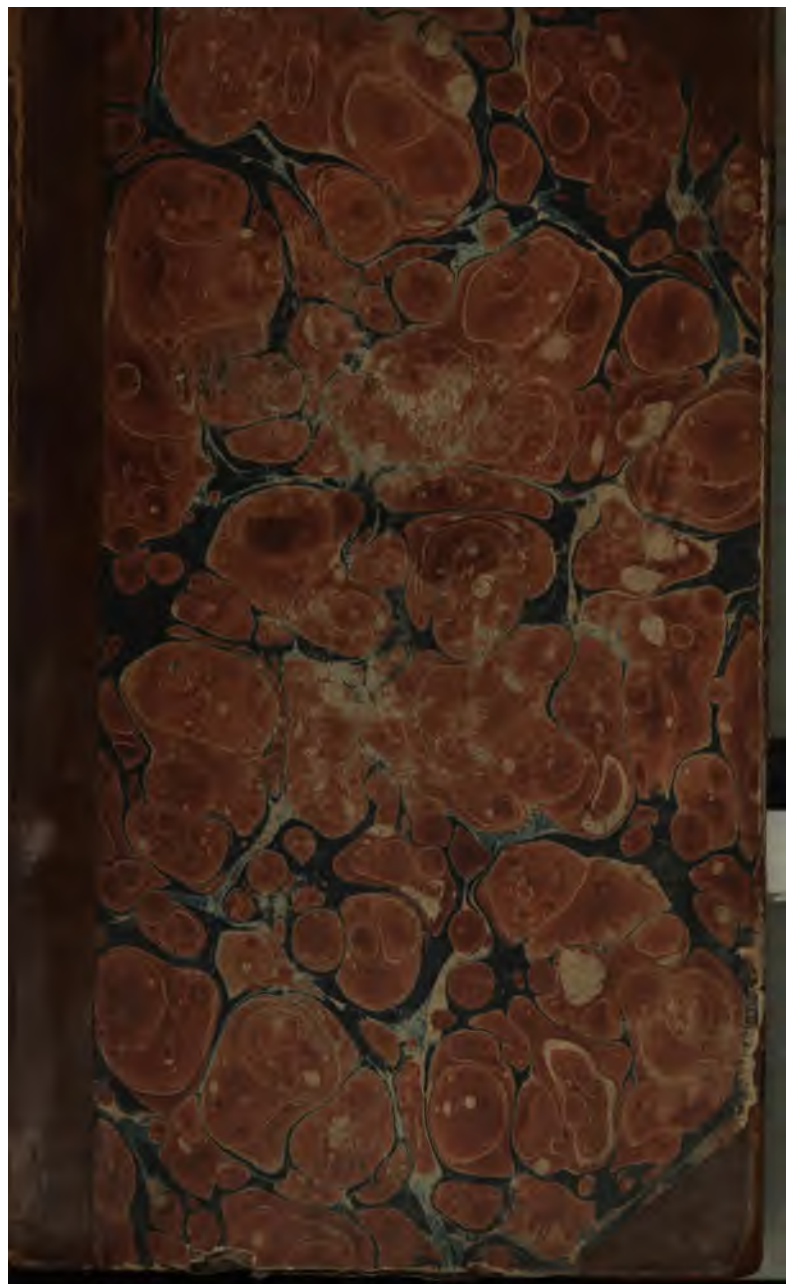
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

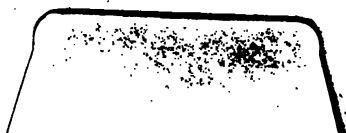
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

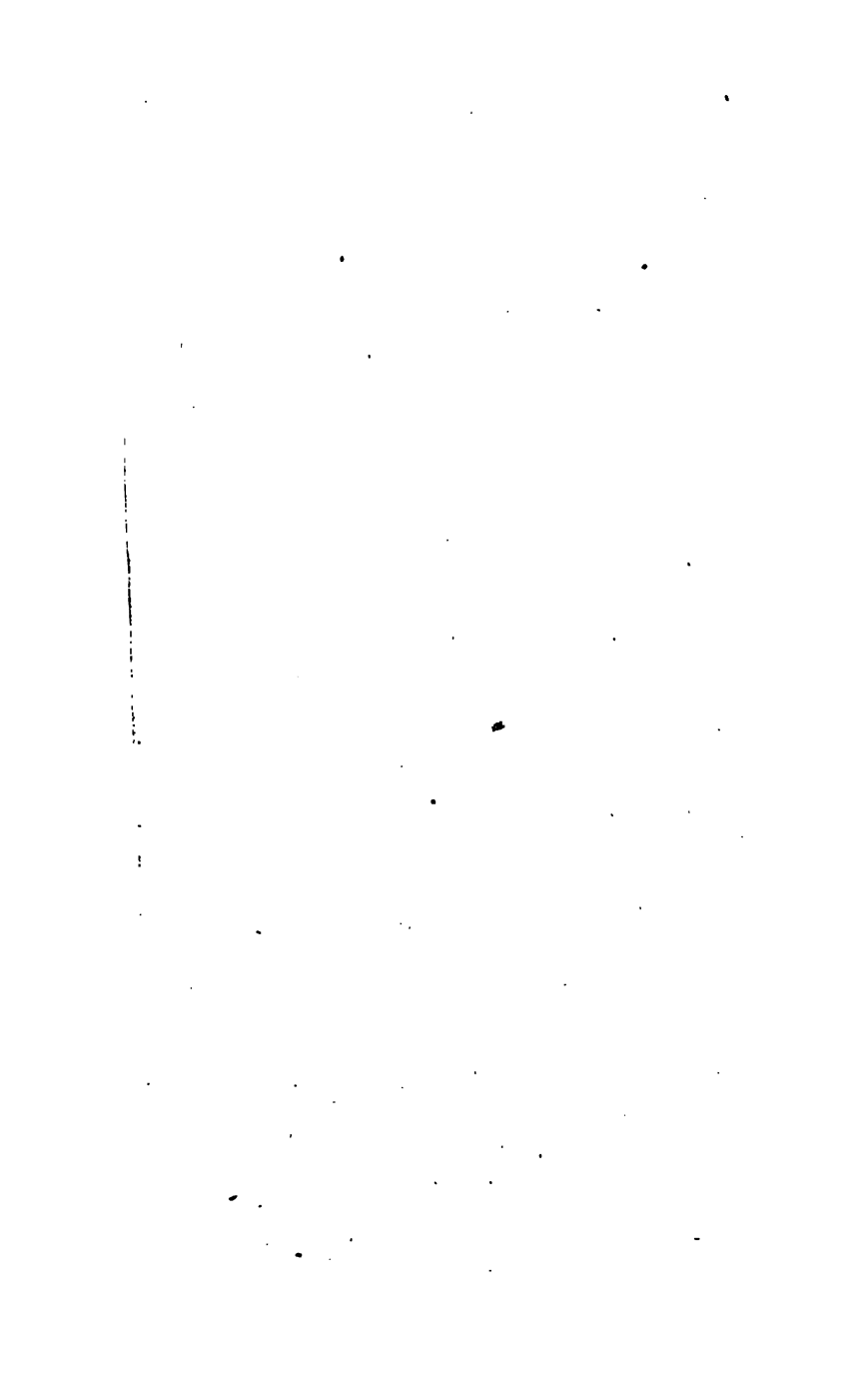


28627 f 38



To the Bodleian Library from
E. S. Dodgson, 19 April, 191,





LA PITIÉ,

POÈME

EN QUATRE CHANTS.

Se trouve aussi chez les Libraires suivans :

- A BASLE, *chez* Schœll et C^o.
- A BERLIN, *chez* Mettra.
- A BORDEAUX, *chez* Bergeret.
- A BRUXELLES, *chez* Lecharlier.
- A AMSTERDAM, *chez* Dufour.
- A FRANCFORT S. M., *chez* Eslinger.
- A GENÈVE, *chez* {Manget.
Paschoud.
- A HAMBOURG, *chez* P. F. Fauche.
- A LILLE, *chez* Vanaecker.
- A LYON, *chez* Tournachon-Molin.
- A MOSCOW, *chez* Riss et Saucet.
- A NANTES, *chez* Busseuil.
- A NEUCHÂTEL, *chez* Fauche-Borel.
- A STRASBOURG, *chez* Levrault frères.
- A TURIN, *chez* Bocca.
- A VIENNE (Autriche), *chez* Degen.

LA PITIÉ,

POÈME

PAR JACQUES DELILLE.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N.º 6.

1803. — AN XI.

BODL LIBR
21 APR 1957
OXFORD

EXTRAIT DU DÉCRET

*Concernant les Contrefacteurs et Débitans
d'Éditions contrefaites.*

Du 19 Juillet 1793.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. V. Tout débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

~~~~~

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefaoteurs, Distributeurs ou Débitans d'Éditions contrefaites ; et nous assurons à la personne qui nous les fera connoître, la moitié du dédommagement accordé par la loi.

*Giquet & Michaux*

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

---

## PRÉFACE.

---

Ce Poëme n'est pas, comme on pourroit l'imaginer, un ouvrage purement de circonstances. L'auteur, dans le **PREMIER CHANT**, peint la Pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parens, les amis, et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la Pitié des ames sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différens : dans l'un, l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres, et d'une manière plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus

douces , la misère des campagnes , où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandoit un ton différent. De ces deux épisodes , l'un est un fait réel assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé , d'après la lecture que l'auteur lui en a faite , de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale* , auquel toute l'Angleterre a couru. L'autre épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la Pitié des gouvernemens , exercée dans les établissemens publics de justice et de charité , dans les prisons , dans les hôpitaux civils et militaires , dans les guerres de peuple à peuple , et même dans la guerre

civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressans et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps de la *Vendée*, volant l'un vers l'autre, dans un moment de trêve ; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits; chacun reconnoissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et, au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la Pitié dans les temps orageux des révolutions; et c'est-là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de cir-



## PRÉFACE.

constances. Mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales : il a cherché les sources de la Pitié ; il les a trouvées dans la grandeur déchue , dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute ; dans le spectacle de la beauté malheureuse , de la vertu pros- crité , de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes , et des effets aux causes. Il y avoit dans ce sujet un grand écueil à éviter ; c'est la monotonie horrible des scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures , l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois , sans disparate , des images douces et mêmes riantes. Ainsi , dans la description

## PRÉFACE.

de la mort tragique de l'infortuné duc de  
Brissac, après ces vers :

. . . . . Ah ! dans ce temps barbare,  
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare ?

il a ajouté :

Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur,  
Dans un désert brûlant, rencontrent une fleur ;  
Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride  
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de  
la terreur, l'auteur a interrompu un ins-  
tant cette longue suite de meurtres abo-  
minables, par ces vers d'un ton plus doux  
et d'une couleur moins lugubre :

Ah ! dans ces jours affreux, trop heureux le mortel,  
Que l'éclat de son nom n'a pas fait criminel !  
Heureux les humbles toits, abri de l'indigence,  
A qui la pauvreté garantit l'indulgence !

## P R É F A C E.

Eh ! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux  
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux ?  
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre  
Se couronne, le soir, des fruits qu'il a fait naître ?

C'est dans la même intention que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes, qui, presque toutes, sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour donner à cet épouvantable tableau de la plus effroyable époque du genre humain, toute la variété qu'il pouvoit admettre, l'auteur a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre, instituée à l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté, toutes immolées dans un

## PRÉFACE.

même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante, ce mot charmant d'un Grec, après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *l'année a perdu son printemps*. Par cette description, naturellement amenée, le lecteur consolé passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête, de la terreur des échafauds aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT enfin, l'auteur a peint la Pitié dans les temps de proscriptions et d'exils. Là, se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode

intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux, qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie, y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode imaginé par lui, pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement et avec plaisir, que ce récit n'étoit point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée; seulement le lieu de la scène est différent, et le poète se trouve avoir placé dans l'Amérique méridionale, un fait arrivé dans le nord de cette partie du Monde. Peu de hasards

## PRÉFACE.

heureux lui ont fait autant de plaisir que celui de cette espèce de divination.

Je finirai par quelques observations générales sur la publication de ce poëme. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir ; c'est l'instruction des empires et des siècles. On ne peut nous envier les leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs. Je dois déclarer qu'aucun motif de vengeance ne m'a fait prendre la plume, et que le seul amour de la paix et de l'humanité m'a inspiré dans les tableaux que j'ai tracés des troubles politiques qui sont apaisés, et qui ne doivent laisser dans les cœurs que ces longs souvenirs qui sont l'expérience et la sagesse des nations.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Des mal-

heurs inévitables qu'entraînent les grands bouleversemens dans les vieux empires,

un des plus funestes et des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des Géorgiques, je me suis toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots, dont le sens profond n'est pas assez senti :

. . . . . *Ubi fas versum atque nefas*

dit Virgile. Le bien et le mal sont confondus : telle est la suite inévitable des révolutions ; tels ont été les effets de la révolution française.

Tant que Rome eut des lois stables , et qu'on respecta l'ancienne constitution , on pouvoit distinguer le juste de l'injuste.

## PRÉFACE.

19

Cette constitution, une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les limites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer ; les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs débris ; les vaincus abhorrent les vainqueurs, ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste ; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent sous leurs débris et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes ; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages ; tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur : le parti écrasé, qui avoit oublié ses injures,



## PRÉFACE.

saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance, jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement. Les états qui se laissent pousser à ces excès, doivent trembler; car, après le règne des empiriques, ils ne sont pas toujours sûrs de trouver à portée un médecin qui, comme nous l'avons vu, par des moyens doux sans foiblesse, actifs sans violence, sache guérir le corps politique des maux, et sur-tout des remèdes souvent pires que la maladie.

# LA PITIÉ,

## POÈME.

---

### CHANT PREMIER.

Trop long-temps ont grondé les foudres de la guerre;  
Trop long-temps des plaisirs, corrupteurs de la terre,  
La mollesse écoute les sons voluptueux :  
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,  
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire;  
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre,  
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchans :  
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.  
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,  
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,  
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,  
Rendre à l'heureux des pleurs, aux malheureux ses droits!

## LA PITIÉ.

Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,  
La Pitié de ses biens est la source féconde.  
La force n'en fit point le roi des animaux ;  
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.  
Vers la terre, courbés par un instinct servile,  
Ses sujets n'ont ; du ciel, reçu qu'une ame vile ;  
Conduits par le besoin et non par l'amitié,  
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.  
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilège ;  
Au cœur de ses égaux la Pitié le protège.  
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux am  
La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;  
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avid  
Tombe dans le malheur un orphelin timide ;  
Et, lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur  
De son front ingénu fait parler la candeur,  
La Pitié dans notre ame embrassant sa défense,  
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.  
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,  
D'un péril étranger nous force de frémir.

Que dis-je ? Du malheur la touchante peinture  
Exerce son pouvoir sur l'ame la plus dure.  
Nous pleurons, quand Poussin, de son adroit pinceau,  
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;  
Nous pleurons, quand Danloux, dans la fosse fatale, <sup>(1)</sup>  
Plonge, vivante encor, sa charmante vestale;  
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;  
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.  
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,  
Rappelle les mortels à leur noble origine.  
Malheur aux nations qui, violant nos droits,  
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!  
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes; <sup>(2)</sup>  
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes.  
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,  
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.  
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,  
De la société tu fondas l'édifice!  
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,  
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,

## LA PITIÉ.

Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,  
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.  
Là, vinrent les mortels, dans les forêts épars,  
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,  
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,  
S'aider de leurs talens, de leurs biens, de leurs arm  
Et, rapprochés entr'eux par un besoin pareil,  
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.  
Mais bientôt tout changea; la fortune inégale  
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.  
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,  
Près des tristes besoins la molle oisiveté;  
Alors vint la Pitié, seconde providence:  
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,  
La Pitié préleva la part de l'indigent;  
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent;  
Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes  
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes  
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,  
La vertu fut d'accord avec la volupté.

## CHANT I.

Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.

Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes :

Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,

Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux.

Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance

Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.

Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,

O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs !

Vous êtes nos sujets : le Dieu de la nature

Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure ;

Il ne l'anima point d'un rayon immortel,

Et nous seuls sommes nés co-héritiers du ciel :

Mais au même séjour nous habitons ensemble ;

Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.

Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,

Je n'irai point, rival du vieillard de Samos,<sup>(3)</sup>

Répéter aux humains sa plainte attendrissante ;

Je ne m'écritrai point, d'une voix gémissante :

« Cruels ! que vous a fait d'innocente brebis,

» Dont la molle toison a tissu vos habits ;

- » La chèvre qui, pendue aux roches buissonneuses
- » Compose son festin des ronces épineuses ?
- » Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
- » Est l'honneur du printemps, et le charme des bois
- » Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines
- » Laboureur de vos champs, compagne de vos peines
- » Barbares ! pouvez-vous, au sortir du sillon,
- » Quand son flanc saigne encor des coups de l'aigu
- » Frapper d'un fer mortel, pour prix d'un long sillon
- » Son front tout dépouillé par le joug, qui l'outrage
- » Quoi ! les mets manquent-ils à votre avide faim
- » Voyez ces fruits pendans inviter votre main.
- » Pour vous mûrit le bled, pour vous la sève errante
- » Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente
- » N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé ?
- » Du lait qui rafraîchit votre sang enflammé,
- » La vache nourricière est-elle donc avare ?
- » Ah ! cruels, rejetez un aliment barbare,
- » Digne festin des loups, des tigres et des ours ;
- » La nature en frémit. » Inutiles discours :

Dès long-temps l'habitude a vaincu la nature ;  
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.  
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas ,  
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas :  
L'Éternel le défend ; la Pitié protectrice  
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.

Cependant je l'ai vu ; j'ai vu des animaux  
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux ,  
L'homme s'armer contr'eux ; et, comme leur paresse  
Par de durs traitemens châtier leur foiblesse.  
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus ,  
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.  
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes ,  
De leurs esprits mourans solliciter les restes ;  
Et, de coups redoublés accablant leur langueur ,  
Par l'excès des tourmens ranimer leur vigueur.  
Ah ! détez vos chars ; qu'heureux auxiliaires ,  
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères ,  
O vous ! que le hasard amène dans ce lieu :  
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu ;



Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,  
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.  
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,  
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,  
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,  
Sous l'acier déchirant dévore la carrière;  
Et, contraint de voler, plutôt que de courir,  
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir :  
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène !

Eh ! qui peut, sans rougir de l'injustice humaine,  
Voir ces coursiers rivaux, leurs violens efforts,  
De la vie à-la-fois usant tous les ressorts,  
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse,  
Ces longs élancemens, cette immense vitesse  
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés,  
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés ?  
Et pourquoi ? pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire  
Sur leur corps palpitant, crie : à moi la victoire !  
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain  
De cet infâme honneur tire un infâme gain.

Eh ! voyez Albion , cette terre chérie ,  
Albion , des coursiers indulgente patrie :  
C'est là que , de leur race entretenant l'honneur ,  
L'homme instruit leur instinct , et soigne leur bonheur  
Avec moins de plaisir , ces hordes inconstantes ,  
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes ,  
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.  
Le coursier est sensible à ces généreux soins :  
Aussi , que la carrière à ses yeux se présente ,  
L'homme à peine contient sa fougue impatiente ;  
Sans le fouet meurtrier , sans l'éperon sanglant ,  
Il part , entend son maître , et l'emporte en volant ,  
Touche le but , revient , et fier , levant la tête ,  
Semble , d'un pied superbe , applaudir sa conquête.

Sachez donc dispenser les soins , le châtiment :  
Et du bien et du mal le vif ressentiment  
Est leur premier instinct ; et , grâce à la nature ,  
Ainsi que le bienfait , ils ressentent l'injure.  
Ah ! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié ?  
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié ?

Tel ne fut point Hogart <sup>(4)</sup> ; sa main compatissante

Traça des animaux l'histoire attendrissante :

De là, ce noble élan, ces admirables mots,

D'une ame généreuse et sensible à leurs maux,

Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître

S'écrie : « O cœur barbare ! homme dur, qui peut-

» Au sein de ton ami plongeroit le poignard,

» Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogart ! »

Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes,

Qu'ils soient vos serviteurs, et non pas vos victimes

Mais c'est à toi sur-tout que l'on doit la pitié,

Animal généreux, modèle d'amitié,

Qui le jour et la nuit prodiguant tes services,

Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,

Dont l'œil nous cherche encore de ses regards mouillés

Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,

O toi ! qui, consolant ta royale maîtresse, <sup>(5)</sup>

Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,

Qui charmois ses malheurs, égayois sa prison ;

O des adieux d'un frère, unique et triste don !

## LE HANTÉ

Hélas ! lorsque le sort, qui lui ravit son père,  
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,  
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,  
Pour elle il se priva de son dernier ami.  
Que dis-je ? Des tyrans incroyable caprice !  
Celui qui fit traîner ses parens au supplice,  
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,  
Lui laissa l'animal, compagnon de ses fers.  
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires,<sup>(6)</sup>  
J'implore un monument pour des cendres si chères,  
Pour toi qui presque seul au siècle des ingrats,  
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas :  
Va donc dans l'Elysée, où ton ombre repose,  
Jouer des doux honneurs de son apothéose !  
Je ne te mettrai point près du chien de Procris ;  
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris :<sup>(7)</sup>  
De Poniatowski, de sa sœur vertueuse,  
Les jardins recevront ton ombre généreuse..  
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,  
Tu dormiras tranquille ; et la fille des rois,

En poëte à tant de maux, objet de tant d'alarmes,  
Y revendra pleurer, s'il lui reste des larmes.

Il est pour la Pitié de plus dignes objets,  
Que Dieu fit nos égaux, et le sort de nos sujets :  
C'est vous, qui, sous nos toits serviteurs volontaires  
Par vos soins assidus mériter vos sphères.  
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,  
Dissoudre les liens de la société.  
Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,  
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.  
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,  
De votre autorité faire un abus cruel ;  
Songez bien que tout homme, en servant son sembl  
Sacrifie à son maître un bien inestimable,  
Sa liberté. Lui-même à vos commandemens  
Soutient ses jours, ses nuits, ses heures, ses momens  
Ah ! de la liberté si le trompeur fantôme  
A pu dans un instant renverser un royaume ;  
Si, vengeant la nature et les droits des humains,  
Un esclave, autrefois, fit trembler les Romains, ®

Et de ses fers rompus se forgeant une épée,  
Souleva l'Italie, et balança Pompée;  
Jugez combien le ciel jusques au fond du cœur  
Grava profondément ce sentiment vainqueur.  
Ne l'outragez donc pas, payez ses sacrifices;  
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices.  
Sous un air paternel cachez l'autorité,  
Et mêlez la douceur à la sévérité.  
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle  
Fassent commerce entr'eux de bienfaits et de zèle :  
Ensemble associés par ces soins délicats,  
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas.  
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne,  
Grâce à ce doux attrait où l'ame s'abandonne.  
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté,  
Donne à l'obéissance un air de volonté :  
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.  
Mais ce que la Pitié sur-tout vous recommande,  
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits :  
Du service et des ans allégez-lui le poids.

Que chez vous son utile et noble vétérançe  
Soit d'un long dévouement la juste récompense.  
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas :  
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.  
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,  
Son sourire applaudit, son regard réprimande ;  
Et quand son zèle, enfin, deviendrait impuissant,  
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant ?  
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,  
Des jours usés pour vous abandonner le reste ?  
La Pitié le défend, et même l'équité.  
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,  
Qu'il habite vos champs ; que, dans ce doux asile,  
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.  
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront  
Avec délice encor vos yeux le reverront.  
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,  
Tels que ces monumens des annales antiques,  
Ses vieux souvenirs reviendront sur vos pas ;  
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,

## CHANT I

35

De votre grand cartel la mémorable histoire,  
Ce vieux procès gagné, ce siège plein de gloire  
Où vous fûtes blessé, votre hymen, vos amours;  
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.  
J'aurai-je ces enfans de la rive africaine<sup>6</sup>  
Qui cultivent pour nous la terre américaine?  
Différens de couleur, ils ont les mêmes droits;  
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.  
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde,  
Dont la Pitié cruelle, en désastres féconde,  
Déchaînant tout-à-coup des monstres furieux,  
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux!  
O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!  
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables;  
Les tigres sont lancés; du soleil africain  
Tous les feux à-la-fois bouillonnent dans leur sein.  
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances;  
Robespierre lui-même enviroit leurs vengeances.  
Là, des enfans portés sur la pointe des dards  
De leurs noirs bataillons forment les étendards;



Ici, tombe le fils égorgé sur son père,  
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère;  
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;  
Par-tout la mort moissonne; et le démon du mal,  
Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,  
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.  
Quelle cause a produit ces fléaux désastreux ?  
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.  
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture  
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.  
Ah ! que les deux partis écoutent la Pitié,  
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!  
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,  
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance,  
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,  
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.  
D'un cri plus fort encore et d'un accent plus tendre,  
A votre cœur ému le sang se fait entendre.  
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.  
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours,

Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes,

Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes ?

Ah ! le remords les venge, et leurs affreux destins

Attristent vos plaisirs, et troublent vos festins.

En vain la loi se tait, quand la nature exige.

Voyez ces rejetons nés de la même tige ;

L'un regorge de sève, et cet autre affamé

Languit privé d'un suc vainement réclamé :

Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde

Dispense également la sève vagabonde ;

Et, pour alimenter leurs frères appauvris,

Prive du superflu les rameaux trop nourris.

Dans votre luxe, ingrats ! trompant la providence,

N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance ;

Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,

Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.

Eh ! qui ne connoît pas quelle volupté pure

A ce doux sentiment attacha la nature ?

Fidélia le prouve, elle dont Addison

A la postérité transmet l'aimable nom.

## LA PITIÉ.

La mort à son enfance avoit ravi sa mère;  
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père  
La douce ressemblance et le vivant portrait;  
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.  
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,  
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;  
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,  
Sans en être moins pur, est plus affectueux.  
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle  
La beauté que je chante eût servi de modèle.  
Un amant l'adoroit, tel que le dieu d'Amour  
L'eût choisi pour charmer les Nymphes de sa cour  
Elle-même admiroit sa grâce enchanteresse,  
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;  
Et d'un père chéri, les douleurs, les besoins,  
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses sens  
Son ame dévouée à ces doux exercices,  
A son vieux domestique envioit ses services;  
Les plus humbles emplois flattoient son tendre  
Elle-même avec art dessina le fauteuil.

## CHANT I

Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse,  
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;  
Elle-même à son père offroit ses vêtemens,  
Lui préparoit ses bains, soignoit ses alimens;  
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;  
Elle-même peignoit sa blanche chevelure,  
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,  
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.  
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,  
Se paroît pour le bal, les festins ou les fêtes;  
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,  
Écoutoit le récit de ses exploits guerriers,  
Dansoit, pinçoit son luth : tantôt, avec adresse,  
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;  
Le soir, le conduisoit au lieu de son sommeil,  
Veilloit à son chevet, épioit son réveil;  
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie  
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.  
Vainement ses amis lui disoient quelquefois :  
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,

- » Et même avant l'hymen connoissant le veuvage ,
- » En ces pieux ennuis couler votre jeune âge ?
- » Hâtez-vous de saisir ces rapides instans ;
- » Vous les regretterez , il n'en sera plus temps.
- » Plus prompte que l'éclair , la jeunesse s'envole :
- » De ces tristes devoirs , qu'un époux vous console !»

« Ah ! ma mère n'est plus , disoit-elle , et sa mort

- » D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
- » De frivoles plaisirs , que la foule s'amuse ;
- » Pour moi , mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.
- » Je jouis , quand le vois , au sortir du sommeil ,
- » D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
- » Je jouis , quand , le soir prolongeant ma lecture ,
- » J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
- » Je jouis , quand le jour , appuyé sur mon bras ,
- » Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
- » Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée ,
- » Par deux objets chéris se verroit partagée ;
- » L'amour lui voleroit une part de ses soins ;
- » Je l'aimerois autant , je le soignerois moins.

» Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,

» Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »

Tel étoit son langage. Et moi, puissent mes chants

Nourrir, entretenir ces vertueux penchans !

Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,

Art charmant ! c'est ainsi que le monde t'honore,

Et que du luth sacré les sons religieux

Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.

Et si c'est un ami que le malheur oppresse,

Un ami ! ce mot seul dit tout à la tendresse :

Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis :

Le sort fait les parents, le choix fait les amis.

Le jour qui vous unit d'une chaîne commune,

L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune ;

Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,

D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.

Mais qui sait acquitter cette dette sublime ?

Ah ! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,

O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants,

Qui joins à mes accords des accords si touchans !<sup>(1)</sup>

Hélas ! lorsque mes yeux , appesantis par l'âge ,  
S'ouvrent à peine au jour , plus d'un charmant ou  
Étoit perdu pour moi ; mais à ma cécité

Ta secourable voix en transmet la beauté.

Des filles de Milton , qui ne sait la tendresse ?

Je n'eus ni ses talens , ni sa lâche foiblesse :

Admirable poète , et mauvais citoyen ,

Il outragea son maître , et j'ai chanté le mien.

Mais , comme ce grand homme , au sein de sa famil

En toi , dans mon exil , je retrouve une fille ,

Dont l'organe enchanteur , les sons mélodieux

Ravissent mon oreille , et remplacent mes yeux.

Déjà de ton ami douce consolatrice ,

Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice ,

Et comment en secret tes soins attendrissans

D'un père vertueux soulagent les vieux ans ?

Ah ! tu m'en es plus chère , et ta noble indigence

Rit plus à mes regards que la fière opulence ,

Qui , répandant au loin ses flots dévastateurs ,

Va soudoyer le vice , et corrompre les cœurs.

Tel un torrent fougueux, élançé des montagnes,  
De ses flots débordés va noyer les campagnes ;  
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau ,  
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau ,  
Dans le champ paternel s'insinue en silence,  
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance :  
Les bois , les fruits , les fleurs accompagnent son cours.

Ainsi , répartissant ses vertueux secours ,  
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.  
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres ;  
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.  
Mais ne l'oubliez pas : toujours le malheureux  
Ne vient point au grand jour , dans les places publiques ,  
Étaler le tableau de ses maux domestiques.  
Renfermant son secret dans le fond de son cœur ,  
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur ;  
Seul , et réfugié dans son asile sombre ,  
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.  
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux ;  
Épiez les momens et les hasards heureux.



De la douce Pitié la consolante gloire,  
Ainsi que le génie, ainsi que la victoire,  
A ses instans choisis envoyés par le ciel;  
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel  
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,  
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,  
Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,  
D'un vol dont il rougit, vient de souiller sa main?<sup>(1)</sup>  
Il fuit : suivez ses pas ; sous le toit du coupable  
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable !  
Des enfans demi-nus, sur la terre couchés,  
Immobiles de froid, de besoin desséchés ;  
Menacés de la mort, si près de leur naissance,  
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.  
Sur le sein maternel leur frère appelle en vain  
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.  
Autour d'eux, des murs nus : hier, un encan funest  
D'un vil ameublement a dispersé le reste ;  
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris  
D'avidés créanciers ont dévoré le prix.

Par-tout le dénûment, le deuil et le silence.  
D'un désespoir muet domptant la violence,  
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,  
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,  
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,  
Leur jette, et se refuse un aliment coupable,  
Que leurs avides mains se disputent entr'eux :  
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,  
Où son cœur déchiré tout-à-la-fois exprime  
Et l'excès de ses maux, et l'horreur de son crime :  
« O vous ! qui violez l'asile du malheur,  
» Étranger, venez-vous épier ma douleur ?  
» Eh bien ! venez, voyez ces enfans, cette mere :  
» Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père ?  
» Hélas ! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel ;  
» J'étois infortuné, mais non pas criminel.  
» Allez, révélez tout ! je bénis mon supplice ;  
» Vos lois me feront grâce en me faisant justice.  
» Que sais-je ? une autre fois, mon funeste destin  
» Peut-être d'un brigand feroit un assassin.

» Allez , délivrez-moi du jour et de moi-même !

A ces mots , il succombe à sa douleur extrême.

Vous , heureux d'adoucir l'injustice des dieux ,

L'or tombe de vos mains , les larmes de vos yeux

Vous consolez ses maux , vous réparez son crim

Et recueillez tout bas cette leçon sublime :

« Qui prévient les besoins , prévient donc les fc

L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais ,

L'autre un peuple inconnu , l'autre une île féco

Herschel un autre ciel , Vespuce un nouveau m

Et vous , par un hasard plus doux pour votre ci

Vous avez découvert et servi le malheur :

N'abandonnez donc pas vos recherches heureux

Mais les cris du malheur , ses plaintes douloure

Au milieu des états et des rangs confondus ,

Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.

Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée ;

Dans le sein des hameaux , la douleur éplorée

Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant :

Cherchez donc , secourez le malheur innocent.

Je sais qué , de nos jours , en crimes trop fertiles ,  
Les champs ont imité le désordre des villes ;  
Le culte saint , la paix et la simplicité  
Sont bannis du hameau comme de la cité.  
Par-tout, la soif de l'or , l'audace , la licence ,  
De son dernier asile ont chassé l'innocence ;  
Et moi , qui célébrai le bon peuple des champs ,  
Je ne reconnois plus le sujet de mes chants.  
L'esprit fort , en patois , prêche contre les prêtres ;  
Gros Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres ;  
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur ;  
Lucas est usurier , Colas agioteur ;  
Et déjà , des cités affectant l'opulence ,  
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.  
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux :  
Plaignez le criminel , aidez le malheureux.  
Que tantôt , du travail l'appareil nécessaire  
Aux mains de l'industrie ; écarte la misère ;  
Tantôt , qu'un luxe heureux , des heureux qu'il a faits ,  
Sous un faste apparent déguise les bienfaits ;

Tantôt, de la bonté que la marche secrète  
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.  
C'est peu : les ouragans, et la grêle, et les feux  
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux :  
Alors , ah ! c'est alors que le besoin réclame  
La Pitié que le ciel imprima dans notre ame ,  
Cette Pitié, du ciel présent consolateur,  
Si douce au malheureux , plus douce au bienfaiteur  
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.  
Du bonheur, des vertus, son chaume étoit le temple  
L'aurore, tous les jours, le voyoit le premier  
Quitter, pour ses travaux, son rustique foyer ;  
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante  
Préparoit du sarment la flamme pétillante ;  
Ses enfans l'attendoient, et briguoient sur le seuil  
Et son premier souris, et son premier coup-d'œil.  
Leurs cœurs étoient heureux : quand, d'un noir il  
La flamme, dans son cours par les vents agrandie  
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons  
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.

L'année avoit perdu le prix de sa culture ,  
La flamme avoit détruit la semence future ;  
Et leurs cœurs , aux regrets mêlant le désespoir ,  
N'osoient se souvenir , et trembloient de prévoir.  
Pour comble de malheur , ces animaux utiles ,  
Qui païssoient dans leurs champs , ou les rendoient fertiles ,  
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés ,  
Ensemble avoient péri par leur chute écrasés.  
Ils pleuroient : quand l'honneur et l'amour du village ,  
Le sensible Dormond , dans ce triste ravage ,  
Source pour lui de joie ainsi que de douleurs ,  
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.  
Tandis que sous ses toits leur misère est soignée ,  
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée  
Il prépare en secret , par un art tout nouveau ,  
Un plaisir pour son cœur , pour ses yeux un tableau.  
Un constructeur arrive , et soudain , ô merveille !  
Une maison s'élève , à leur maison pareille.  
Ses murs , vieillis par l'art , offrent même coup-d'œil ;  
Semblable en est l'entrée , et semblable est le seuil.

C'est leur même buffet, c'est leur modeste table;  
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable,  
Et jusque dans leur cour un nombre égal d'oiseaux  
Est perché sur les toits, ou nage dans les eaux.  
Seulement, leur vieux coq, qu'avoient sauvé ses ailes  
Ne reconnoissoit plus ses amantes nouvelles.  
Le jour arrive enfin; le couple infortuné  
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné :  
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarant  
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,  
Des Troyens autrefois jetés sous d'autres cieux,  
Ilion imité charmoit encor les yeux, (12)  
Et du Xante sacré, sur un autre rivage,  
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'ima-  
Tel le couple admiroit son chaume accoutumé,  
Et son armoire antique, et son âtre enfumé;  
Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre  
Leurs humbles murs aussi renaissoient de leur ce-  
De ses hochets perdus, son unique trésor,  
Seul, leur plus jeune enfant se désoloit encor ;

On appaise ses cris. Cependant la chaumière  
A repris du travail l'activité première ;  
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux ;  
J'entends tourner la roue, et rouler les fuseaux.  
Là, l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade  
Aimoit à diriger sa douce promenade.  
Là, de ses soins touchans il recevoit le prix :  
Sur leur bouche , à sa vue , erroit un doux souris ;  
Et l'accent du bonheur , de la reconnoissance ,  
Ainsi que leur hommage , étoit sa récompense.  
Tant , de l'instant propice ardente à se saisir ,  
La bonté sait changer un désastre en plaisir !

FIN DU PREMIER CHANT.





# LA PITIÉ,

## POÈME.

---

### CHANT SECOND.

MAINTENANT, ô Pitié ! redouble de courage !  
je sort plus rigoureux je vais tracer l'image.  
C'en de ses amis , auprès de ses parens ,  
les plaisirs sont plus doux , et les malheurs moins grands :  
la douleur résiste aux soins d'une famille ,  
souris d'une épouse , aux larmes d'une fille ?  
Laisse l'homme en proie à des maux plus cruels ,  
loin de ses amis et des toits paternels ,  
sans de ses foyers la douceur domestique ,  
sans la justice ou la pitié publique.  
Viens donc , ô ma déesse ! entrons dans ce séjour ,  
l'homme , dans les fers , languit privé du jour.

Hélas ! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnons  
Dans les riches cités , dans les vertes campagnes ,  
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs ;  
Lorsque , donnant à tous le signal des plaisirs ,  
L'airain retentissant , et l'aiguille muette ,  
Du temps qui la conduit vagabonde interprète ,  
Marquent au laboureur la fin de ses travaux ,  
Aux mineurs harassés une trêve à leurs maux ,  
Appellent chaque soir la jeunesse folâtre  
Aux délices du bal , aux pompes du théâtre ,  
Ou , d'un moment plus cher annonçant le retour  
De l'heure fortunée avertissent l'amour ,  
Le temps , par la douleur , lui mesure les heures.  
Réduit , pour seul plaisir , dans ces noires demeures  
A lire quelques mots , ou d'autres , avant lui ,  
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui ; <sup>(13)</sup>  
Il est seul : dans un long et lugubre silence ,  
Pour lui le jour s'achève , et le jour recommence  
Pour lui plus de beaux jours , de ruisseaux , de gais  
Cette voûte est son ciel , ces murs son horizon.

Son regard élevé vers le flambeau céleste  
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste;  
Rien n'égaye à ses yeux sa morne obscurité;  
Ou si, par des barreaux avarés de clarté,  
Un foible jour se glisse en ces antres funèbres,  
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres;  
Et, le cœur consumé d'un regret sans espoir,  
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène  
Les malheureux captifs gémissans dans leur chaîne.  
D'un créancier cruel jouet infortuné,  
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné.  
Ah! rendez-le à son fils, à sa femme chérie;  
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie :  
Dieu vous voit, le malheur vous bénit; et ses vœux  
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.  
Non loin est un mortel que la mélancolie,  
Ou l'affreux désespoir, a frappé de folie.  
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,  
Comme un vil criminel traiter un malheureux ?

S'il est infortuné, faut-il être barbares ?

Il est, qui le croiroit ? de ces parens avarés

Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,

Achèvent d'étouffer un reste de raison ;

Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,

D'un parent relégué s'assure la dépouille ;

Et, de leur sang qui crie étouffant la douleur,

Calcule la misère, et jouit du malheur.

Ah ! si le ciel a mis la pitié dans votre ame,

Pour ces infortunés ma Muse la réclame.

Adoucissons leur sort, traitons avec bonté

Ces malheureux bannis de la société ;

De ces mânes exclus des scènes de la vie

Laissons errer en paix la libre fantaisie :

Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas ;

Que des objets rians se montrent sur leurs pas ;

Entourons-les de fleurs ; que le cours des fontaine

Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines

Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts

Offrons-leur l'Élysée, et non pas les Enfers.

Le crime même enfin a des droits sur notre ame :  
 Souvent , pour expier un attentat infâme ,  
 Des pensers généreux le funeste abandon ,  
 Pour remonter vers eux , n'attend que le pardon ;  
 Et , le vice épuré par un remords sublime ,  
 A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.  
 Relevez , s'il se peut , son courage abattu :  
 Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.  
 Eh ! qui ne connoît pas le consolant spectacle  
 Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle ,  
 Cette Botany-bay , sentine d'Albion ,<sup>(14)</sup>  
 Où le vol , la rapine et la sédition  
 En foule sont vomis ; et , purgeant l'Angleterre ,  
 Dans leur exil lointain vont féconder la terre.  
 Là , l'indulgente loi , de sujets dangereux  
 Fait d'habiles colons , des citoyens heureux ,  
 Sourit au repentir , excite l'industrie ,  
 Leur rend la liberté , des mœurs , une patrie.  
 Je vois de toutes parts les marais desséchés ,  
 Les déserts embellis , et les bois défrichés .

Imitez cet exemple : à leur prison stérile  
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile;  
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,  
Le pardon change en biens des maux infructueux  
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,  
Ah ! préparez son cœur sur cette tête impie  
Que la grâce divine épanche ses trésors,  
Et sauve au moins son ame en nous livrant son  
Dieu lui-même en pitié prend déjà la victime,  
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime  
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.  
Quels qu'ils soient, n'allez pas, stérilement cru  
Dans le fatal séjour où la loi les exile,  
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile;  
Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité  
Joindre la solitude à la captivité.  
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre  
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.  
Ah ! laissez arriver ses chers consolateurs,  
Et que des pleurs du moins répondent à ses pl

La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.  
Ton ame le connut ce noble et tendre zèle,  
Howard ! dont le nom seul console les prisons.<sup>(15)</sup>  
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds  
De ce roi voyageur , père de Télémaque,  
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.  
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,  
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,  
Dans les sables brûlans, vers la zone inféconde,  
Où languit la nature aux limites du monde,  
Aux lieux où du croissant on adore les lois,  
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,  
Par-tout où l'on connoît le malheur et les larmes,  
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,  
Le magnanime Howard parcourt trente climats.  
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?  
Hélas ! dans la prison, triste sœur de la tombe,  
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,  
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,  
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.



Oubliant et le monde et ses riantes scènes,  
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,  
De grilles, de verroux, de barreaux sans pitié,  
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;  
Par cent degrés tournans sous des voûtes horribles,  
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,  
Habités par la mort, et pavés d'ossemens,  
D'un funeste trépas funestes monumens;  
Y mène le pardon, quelquefois la justice,  
Et par un court trépas abrège un long supplice;  
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts  
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers.  
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,  
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse  
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,  
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,  
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.  
Par lui, l'homme s'élève au-dessus de lui-même.  
Les séraphins surpris demandent dans le ciel  
Quel ange erre ici bas sous les traits d'un mortel.

Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,  
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.  
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;  
Le bonheur appartient à qui fait des heureux!  
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,  
Goûter la liberté que tu donnois au monde :  
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,  
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi !  
Toutefois, quels que soins dont ses mains généreuses  
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,  
Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,  
Des besoins, des douleurs abris religieux,  
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,  
Joint les secours divins aux charités humaines.  
Elle-même en posa les sacrés fondemens.  
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,  
Souvent la négligence, ou l'infâme avarice  
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.  
Là, sont amoncelés dans des murs dévorans,  
Les vivans sur les morts, les morts sur les mourans.

Là, d'impures vapeurs la vie environnée,  
Par un air corrompu, languit empoisonnée.  
Là, le long de ces lits, où gémit le malheur,  
Victime des secours plus que de la douleur,  
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide,  
L'indifférence observe, et le hasard décide.  
Mais la Pitié revient achever ses travaux,  
Sépère les douleurs, et distingue les maux;  
Les recommande à l'art que sa bonté seconde,  
Tantôt, les délivrant d'une vapeur inmonde,  
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,  
De l'air renouvelé puissans réparateurs.  
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;  
La propreté soigneuse y préside avec elle.  
La vie est à l'abri du souffle de la mort;  
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remor  
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève,  
L'heureux convalescent sur son lit se relève,  
Et revient, échappé des horreurs du trépas,  
D'un pied tremblant encor former ses premiers

Les besoins, la douleur, la santé la bénissent ;  
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.  
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,  
Dans ces asiles saints bénir la charité !  
Mais quel génie affreux de la France s'empare ?  
De la destruction le délire barbare  
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,  
Tourmente les vivans, les mourans et les morts.  
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,  
Le temple somptueux, le modeste hermitage,  
Tout subit sa fureur : vous tombez avec eux,  
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux !  
Où des saints fondateurs la charité sublime  
Consacroit la richesse, ou rachetoit le crime.  
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats  
Appaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas ;  
Qui, pour le malheur seul, connoissant la tendresse,  
Aux besoins du vieil âge immoloient leur jeunesse.  
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,  
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs.<sup>(16)</sup>

Le pauvre, des bienfaits voit la source tarie,

Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.

Mais, quel secours nouveau, céleste, inespéré,

A l'exil indigent ouvre un port assuré ?

Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France !

Là, le malheur encor bénit la providence ;

Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,

Et le héros instruit les enfans des héros ;

Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.

Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice ?

A la voix de Carron le luxe s'attendrit ;<sup>(1)</sup>

Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit :

Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance

Trouve le superflu, même dans l'indigence ;

Et, parmi les bannis, ses pieuses moissons

De l'avare opulence ont surpassé les dons.

Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices

Que vous faites à Dieu de touchans sacrifices !

Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,

Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,

Visite des souffrans les demeures obscures,  
Vient soigner une plaie, ou fermer des blessures,  
De cette même main dont Amour eût fait choix  
Pour tresser sa couronne, où remplir son carquois.  
La foi, l'humanité sont par-tout sur vos traces,  
Et le lit de douleur est veillé par les Grâces.  
Mais quels accens plaintifs ont frappé mes esprits ?  
J'entends, je reconnois vos lamentables cris,  
Enfans infortunés, famille illégitime,  
Que le crime a fait naître, et qu'immola le crime.  
Ah ! si les sages même ont pleuré quelquefois  
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,  
Et, si pour lui du sort ils ont craint les injures,  
Qui peut voir sans pitié ces frères créatures,  
Ces enfans de l'Amour, que la honte a proscrits ?  
De leur mère jamais ils n'auront un souris ;  
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père :  
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère !  
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,  
Ils ont reçu le jour, sans recevoir un nom.

D'autres, de leurs ayeux recueillent l'héritage :

Votre pitié, voilà leur unique partage !

Que dis-je ? A leur naissance, incertains d'un ber

D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau

Qui de leurs membres nus écarte la froidure !

Ah ! que la Pitié parle où se tait la nature !

Ne la refusez pas à ces infortunés,

Menacés de mourir au moment qu'ils sont nés.

Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes

Peut-être ces enfans nous cachent de grands hom

De l'intérêt public écoutez donc la voix.

Du sage agriculteur voyez les doux emplois :

De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,

Du chêne décrépît rajeunit la vieillesse.

C'est peu : si quelqu'arbuste, à ses regards offert

Languit abandonné dans le vallon désert,

Aux arbres de son clos, enfans héréditaires,

Il aime à réunir ces tiges étrangères ;

Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,

Avec ses plants chéris partage son amour.

Sages législateurs, voilà votre modèle.

Remplacez par vos soins la pitié maternelle ;

Conquérez à l'État ces enfans malheureux ;

Que l'école des arts soit ouverte pour eux ;

Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,

Au jeune homme un métier, une dot à la fille.

Ainsi, pour Albion naissent des matelots,

Des bras pour le travail, pour les camps des héros ;

Ainsi la bienfaisance accueille la misère,

Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.

Cependant en ces lieux, au malheur consacrés,

De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.

Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.

Voyez de loin ces champs, où la guerre cruelle

Dans un ordre effrayant range ses bataillons,

Qui de torrens de sang vont noyer les sillons :

Eh bien ! c'est en ces lieux que je vais la conduire ;

Mars, le terrible Mars connoîtra son empire.

Là, la nécessité, dans sa fatale main

Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,



Trop souvent aux soldats ordonne le ravage,  
Prescrit l'embraseinent, et promet le pillage.  
Mais la douce Pitié suit en pleurant ses pas,  
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras,  
Au meurtrier farouche elle arrache ses arme  
Conserve sa chaumière au laboureur en larm  
Court disputer au feu les hameaux embrasés  
Des escadrons tonnans, dans les rangs écras  
Tantôt elle suspend l'épouvantable orage ;  
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'o  
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,  
» Qui prodiguez le sang ! Maudits soient les  
» Qui font des malheureux, immolés à leur  
» Le marche-pied sanglant de leur char de  
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas ?  
Dans les champs du carnage elle porte ses pa  
Rend des honneurs touchans aux morts qu'e  
De-là, plus prompte encor, elle part, elle vo  
Vers le lit de douleur de ces braves guerrier  
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauri

Des larmes du regret, du suc heureux des plantes,  
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes.  
Tantôt, d'un œil craintif, suit l'acier rigoureux  
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;  
Tantôt leur fonde un temple; et, tout près un bois sombre,  
Semble un autre Élysée, où vient errer leur ombre.  
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,  
S'offre ce monument du plus grand des Louis.  
Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes  
Voit partir, revenir, et repartir les flottes :  
Ainsi parlent encor de camps et de vaisseaux,  
Les vainqueurs de la terre, et les vainqueurs des eaux.  
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services;  
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices;  
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,  
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.  
Toutefois dans les camps, sa voix mal entendue,  
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.  
O peuples ! vantez-nous et vos arts et vos mœurs :  
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.

Ah ! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,  
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,  
Se repaisse en fureur de ses membres tremblans,  
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglans !  
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage  
A d'inflexibles cœurs souffle toute sa rage ?  
De ces scènes de mort cruels ordonnateurs,  
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs ?  
Ces bourreaux beaux-esprits, ces sages sanguinai  
Au théâtre pleuroient des maux imaginaires ;  
Et, dans des flots de sang, se noyant à loisir,  
D'un massacre inutile ils se font un plaisir.  
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire  
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.  
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas ;  
Sur des captifs tremblans, échappés au trépas,  
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre,  
Et leur perfide paix ensanglante la terre.

Ah ! si le sort, un jour, aux malheureux Fran  
Envoyoit un moment le pouvoir des bienfaits !

O vous! tristes captifs, délaissés par la France,  
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence?<sup>(1)</sup>  
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits  
Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris?  
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères;  
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.  
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,  
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.  
Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,  
Ces guerres, où le sang teint les mains fraternelles,  
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,  
Sujets contre sujets, parens contre parens.<sup>(2)</sup>  
Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine;  
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.  
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé;  
La nature est souffrante, et le sang outragé :  
Son cri meurt étouffé; plus de fils, plus de père;  
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,  
Trouvent un assassin; et, dans ce choc affreux,  
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.

Ah ! qui pourroit tracer ces scènes de carnage ?  
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,  
Le sexe par ses pleurs, les morts par les tombeaux,  
Et la férocité veut des crimes nouveaux.  
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,  
L'enfant avant le temps arrive à la lumière ;  
Sa mère palpitante expire sous leurs pas ;  
Du malheureux qui meurt, ils hâtent le trépas.  
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle ;  
Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle  
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglans !  
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,  
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,  
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne sauroit leur plaire  
Tout ce qui du passé gardoit le souvenir,  
Tout ce qui promettoit un bonheur à venir,  
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,  
Les monumens des arts, ceux de la bienfaisance,  
Tout subit leur fureur : s'il offre un trait humain,  
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin

nd le luxe insolent et l'infâme licence  
d'un Dieu courroucé provoqué la vengeance,  
rs, laissant dormir la foudre dans ses mains,  
et ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.  
vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde,  
Discorde, au milieu des dépouilles du monde,  
et sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,  
malheur des vaincus vient punir les vainqueurs  
et l'abus du pouvoir amène l'esclavage !  
pourquoi recourir aux fastes du vieil âge ?  
a Vendée ! A ce nom la nature frémit,  
humanité recule, et la Pitié gémit. (2)  
uneste Vendée, en sa fatale guerre,  
Français égorgés couvrait au loin la terre ;  
le sujet des rois, l'esclave des tyrans,  
leur sang répandu confondoient les torrens.  
n, entre les camps la trêve se déclare ;  
l'un tous ont franchi le lieu qui les sépare,  
ent d'un camp à l'autre ; à peine on s'est mêlé,  
vengeance s'est tue, et le sang a parlé.

A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connoissent  
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent.  
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs  
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs,  
Leur montrent leurs parens ou leurs compagnons d'armes  
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,  
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,  
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux;  
Dans leurs embrassemens leurs transports se confondent  
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent  
Des banquets sont dressés; le vin coule à grands flots  
Les chants de l'amitié consolent les échos.  
Tout redevient Français, ami, parent et père;  
L'humanité respire, et la nature espère.  
Mais du départ fatal le signal est donné;  
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné;  
Aux cris joyeux succède un lugubre silence;  
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France  
S'éloignent lentement; et, les larmes aux yeux,  
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.

**Mais le remords redouble au milieu des ténèbres ;  
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres :  
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc,  
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.  
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles  
Fait entendre ses sons, signal des funérailles.  
Accours, tendre Pitié ! préviens ces jeux sanglans ;  
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs ;  
Dis à ces malheureux : « Cruels ! qu'allez-vous faire ?  
» Vos bras dénaturés déchirent votre mère.  
» Laissez-là ces mousquets, ces piques et ces dards ;  
» La nature a maudit vos affreux étendards.  
» Hélas ! hier encore, assis aux mêmes tables,  
» Votre bouche abjuroit ces lauriers détestables :  
» Avez-vous oublié vos doux sermens d'amour ?  
» Le ciel à vos combats prête à regret le jour.  
» Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,  
» Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes ;  
» Je resterai muette, et vos justes malheurs  
» A mes yeux vainement demanderont des pleurs !**



- » Et vous qui, les premiers, provoquant la vengeance
- » Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
- » C'est à vous de donner le signal de la paix :
- » Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
- » Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
- » Des cadavres sanglans ont engraisé la terre.
- » Ah ! revenez à vous ; voyez la France en deuil,
- » Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil :
- » Le chemin qui conduit ses enfans aux conquêtes
- » Est teint de notre sang, et pavé de nos têtes ;
- » Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
- » D'un côté le triomphe, et de l'autre le faim.
- » Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires ;
- » Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frère
- » Et qu'aux chants de la mort succèdent, en ce jour
- » Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour.»

FIN DU SECOND CHANT.

# LA PITIÉ,

## POÈME.

---

### CHANT TROISIÈME.

**P**ourquoi faut-il toujours, qu'en mes tristes tableaux  
Ton histoire, ô Pitié ! soit celle de nos maux ?  
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles,  
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes !  
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,  
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs.  
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,  
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire.  
Pour saisir une palme ils volent aux combats,  
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.  
Mais au sein de nos murs, quand les discords naissent,  
Les pensers généreux, les vertus disparaissent.

Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux  
 La victoire pour trône y veut des échafauds.  
 Tout est vil ou cruel, assassin ou victime,  
 Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.

O mes concitoyens ! comment ont pu vos cœurs  
 Des camps dans les cités surpasser les fureurs ?  
 Là, tout parle de meurtre ; ici tout vous rappelle  
 A la douce concorde, à la paix fraternelle :

Les mêmes tribunaux jugent vos différends ;  
 Le culte au même autel appelle tous les rangs ;  
 Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble ;  
 Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble  
 Enfin, tout vous unit : pourquoi donc ces fureurs  
 Ces spectacles sanglants, et ces scènes d'horreurs  
 Ah ! de nos propres mains nous creusant des abîmes  
 Nous payons chèrement la dette de nos crimes !  
 Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,  
 La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix ;  
 Mais, quand un peuple impie outrage sa puissance  
 Alors elle se tait : et voilà sa vengeance.

Des vices tout-à-coup se débordent les flots;  
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos;  
Du sang des deux partis la Discorde l'inonde,  
Et ses calamités sont la leçon du monde.  
Ainsi, le ciel vengeur tour-à-tour immola  
Scylla par Marius, Marius par Scylla,  
La race des Yorks par celle des Lancastres.  
Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres?  
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,  
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?  
Mais non : que leur récit, au défaut du tonnerre,  
Des châtimens du crime épouvante la terre,  
Et que l'exemple affreux de nos divisions  
D'un salutaire effroi frappe les nations!  
Dégagée une fois du lien légitime,  
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,  
La France a pris l'essor, et dans ses attentats  
Sa rapide fureur ne se repose pas.  
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle  
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,

Le feu , nourri du suc dont le bois est enduit ,  
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit ;  
Il s'empare du tronc , et , gagnant le feuillage ,  
Dévore , en pétillant , l'aliment de sa rage ;  
Il court de branche en branche , il s'élance au sommet ,  
S'étend de tige en tige , embrase la forêt .  
Lui , du haut d'un rocher , voit leurs touffes brûlantes ,  
Et suit , d'un œil tremblant , les flammes triomphantes  
Tels furent nos destins : ainsi , dans un moment ,  
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement .  
A peine la Discorde , en ses noirs sacrifices ,  
Du sang de l'innocence a goûté les prémices ,  
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :  
Les temples des beaux-arts ; les demeures de Dieu ,  
Les lieux où nous prions les puissances célestes ,  
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes .  
Tous les bras sont vendus , tous les cœurs sont cruels  
Image de ces Dieux , la terreur des mortels ,  
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable  
Que dégouttant du sang de quelque misérable ,

L'idole, à qui la France a confié son sort ,  
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.  
Femine, enfant, sont voués à son culte terrible;  
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;  
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;  
Le matin dit les noms des victimes du soir;  
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;  
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.  
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,  
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor !  
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse;  
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.  
Pour racheter tes jours, en vain ton or est prêt;  
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.  
L'avidité peut vendre une paix passagère;  
Mais elle veut sa proie, et la veut toute entière.  
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens;  
Plus d'amis, de parens, ni de concitoyens.  
Le fils épouvanté craint l'abord de son père;  
Le frère se détourne à l'aspect de son frère;

L'amour même est timide ; et, dans cet abandon,  
La nature est sans voix sous des lois sans pardon.  
Ainsi, quand sur ses pas semant les funérailles,  
La mort contagieuse erre dans nos murailles,  
Tous les nœuds sont rompus : l'ami dans son ami,  
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi ;  
Et, sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,  
Refuse de tourner la porte solitaire.  
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands !  
On conjure la peste, et non pas les tyrans.  
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice :  
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.  
Tous, à leur infortune ajoutant le remord,  
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort ;  
Et, dans un même char, où sa main les rassemble,  
Voisins, amis, parens, vont expirer ensemble ;  
A moins que, de la vie incertain possesseur,  
L'opprimé tout-à-coup ne se fasse oppresseur.  
Son heure vient plus tard ; mais il aura son heure :  
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.

Ses chefs auront leur tour, leur pouvoir les proscriit;  
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.  
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres  
De leur aspect horrible épouvanter les ombres;  
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits, <sup>(23)</sup>  
Va, dans des flots de sang, se débattre à jamais.  
Par-tout la soif du meurtre, et la faim du carnage.  
Les arts, jadis si doux, le sexe, le jeune âge,  
Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté  
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté;  
Le jeune enfant sourit aux tourmens des victimes;  
Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes, <sup>(24)</sup>  
Que dis-je ? La nature, ô comble de nos maux !  
De tous ses élémens seconde nos bourreaux.  
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie;  
Le feu dans les hameaux promène l'incendie;  
Et la terre complice, en ses avides flancs,  
Recèle par milliers les cadavres sanglans.  
A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,  
La mort infatigable a volé sur les ondes.



Ministres saints ! du fer ne craignez plus les coups,  
Le baptême de sang est achevé pour vous.  
Par un art tout nouveau, des niacelles perfides  
Déroberent sous vos pas leurs planchers homicides;  
Et, le jour et la nuit, l'onde porte aux échos  
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots  
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,  
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage ;  
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,  
Les deux sexes unis par un hymen affreux.  
O Loire ! tu les vis ces hymens qu'on abhorre,  
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore !  
Cependant le trépas s'accuse de lenteur ;  
Eh bien ! ànge de mort, ange exterminateur !  
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre  
Maison, ville, habitans, que tout soit mis en poudre  
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfans, vieillards  
Jonchent le sol natal de leurs membres épars !  
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage.  
Que dis-je ? Aux premiers coups du foudroyant or

Quelque coupable encor peut-être est échappé :  
Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé ,  
Si quelque malheureux en tremblant se relève ,  
Que la foudre redouble , et que le fer achève !<sup>(25)</sup>  
Français ! vous pleurerez un jour ces attentats :  
Oui, vous les pleurerez ; mais vous n'y croirez pas !  
Mais pourquoi ces forfaits dont frémit la nature ?  
Pour enrichir le vice et nourrir la luxure.  
Cette idée est horrible. Et vous, qui sans remords  
Recevez des bourreaux la dépouille des morts ,  
Avez-vous oublié cette touchante histoire  
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire ?  
Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or ,  
Avoit avec la vie arraché son trésor ;  
Cent traits l'avoient percé : la forêt meurtrière  
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.  
Par le prince troyen, sur sa tombe penché,  
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,  
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante ;  
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante

Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troy  
» Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien  
» Pourquoi d'un attentat souiller des mains si  
» Viens-tu troubler ma cendre, et rouvrir me  
» Arrête ! » A ces accens, à ces cris douloureux  
Un saint effroi saisit le héros généreux :

Il fuit; et loin de lui sa main épouvantée  
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.  
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,  
Vous poursuivez en paix vos barbares moisson  
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères  
Se disputent des champs teints du sang de vos  
Ah ! cruels, osez-vous, engraisés de trépas,  
Moissonner sur la tombe ? Et ne craignez-vous  
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégout  
Ne distillent du sang entre vos mains tremblant

Ah ! dans ces jours affreux, trop heureux les  
Que l'éclat de son nom n'a pas fait criminel !  
Heureux les humbles toits, abri de l'indigence  
A qui la pauvreté garantit l'indulgence !

Eh ! qu'importe au pouvoir , qu'auprès de ses troupeaux  
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux ?  
Qu'importe le mortel , dont la table champêtre  
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître ?  
Ah ! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré ,  
Pas un asile sûr , pas un antre ignoré !  
Pareil à cette énorme et bruyante déesse  
Qui voit tout , entend tout , va , vient , revient sans cesse ,  
De la Proscription le génie odieux  
Ayant par-tout des bras , des oreilles , des yeux ,  
Des cités aux hameaux parcourt la France entière ,  
Comme aux palais des grands frappe à l'humble chaumière  
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux ;  
Le pauvre a ses tyrans , le pâtre a ses bourreaux.  
Mais pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires ?  
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.  
Moi-même , il m'en souvient , mes vers compatissans  
Cherchoient pour eux les sons les plus attendrissans.  
Par moi , du laboureur , étranger à la gloire ,  
Un simple monument honora la mémoire ;<sup>(46)</sup>

J'encourageois les sons de l'humble chalumeau,  
Et portois aux cités les plaintes du hameau.  
Mais pourrois-je des grands oublier la souffrance ?  
O vous ! cœurs révoltés, que leur éclat offense,  
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs :  
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs maux  
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,  
Aujourd'hui, des hauteurs d'où la puissance tomba  
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.  
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits  
Lamballe a succombé, Lamballe dont le zèle  
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle.  
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,  
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux !  
La nature en frémit, et l'amitié tremblante  
A des traits si chéris recule d'épouvante.  
O Mouchys ! expiez votre amour pour vos rois  
Que l'épouse et l'époux périssent à-la-fois.  
Je ne t'oublierai point, toi, dont l'ame sublime  
Gardoit un cœur si pur sous le règne du crime,

Chevalier magnanime et guerrier généreux ,  
Digne héritier du sang de nos antiques preux ,  
Espectable Brissac ! Ah ! dans ce temps barbare ,  
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare ?  
Avec moins de plaisir , les yeux d'un voyageur  
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur ;  
Avec moins de transport , des flancs d'un roc aride ,  
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.  
Fidèle des sujets et non des courtisans ,  
Les vertus du vieil âge honoroient tes vieux ans.  
O son roi malheureux quel sujet plus fidèle ?  
Élas ! sous le pouvoir d'une ligue cruelle  
Il se voit fléchir la tête , et même la vertu  
Se voit sous les poignards un regard abattu :  
Rien n'altéra ta foi , n'ébranla ton courage ;  
Mais enfin , à ton tour , victime de leur rage ,  
Tu passes sans regret , ainsi que sans remord ,  
Du Louvre dans les fers , et des fers à la mort.  
O ville trop coupable ! ô malheureux Versailles !  
Ton sang accusateur souille encor tes murailles.

Un cortège cruel a feint de protéger  
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.  
Le char est entouré, les sabres étincellent,  
Sur les monceaux de morts les mourans s'amoncellent  
Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,  
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.  
O martyr du devoir, du zèle et de la gloire!  
Tant que du nom Français durera la mémoire,  
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.

Mais combien ton trépas présage de malheurs!  
Que je plains de l'État la fortune orageuse!  
A peine délaissé par ta main courageuse,  
J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois,  
Hélas! m'offre à pleurer tous les maux à-la-fois,  
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,  
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance  
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,  
Louis frappe d'abord mes regards attendris.  
O douleurs! ô Pitié! Quelle grande victime  
D'un rang plus élevé descendit dans l'abîme?

Hélas ! le vœu public dictoit ses sages lois,  
Gouvernoit ses conseils, présidoit à ses choix ;  
Les Ordres de l'État, convoqués par lui-même,  
Sembloient associés à son pouvoir suprême.  
O prince malheureux ! comment a pu ton cœur,  
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur ?  
O jour ! jour exécrable, où des monstres perfides  
Souillèrent son palais de leurs mains homicides !  
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix, <sup>(28)</sup>  
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois ! »  
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,  
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée ;  
Tandis que, de sa porte, ensanglantant le seuil,  
Sa garde généreuse expire avec orgueil ;  
Et que, la pique en main, la cohorte infernale  
Plonge le fer trompé dans la couche royale.  
Le ciel, le juste ciel a conservé ses jours ;  
Ah ! puisse-t-il long-temps en protéger le cours !  
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête.  
Mais le calme bientôt fait place à la tempête :



Le bruit affreux redouble , et des sujets sans :  
Parlent insolemment de conquérir leur roi.  
Ils appellent triomphe un crime détestable.  
Ah ! comment le tracer , ce départ lamentable  
De leur palais sanglant ces ôtages sacrés  
Descendent à travers leurs gardes massacrés ;  
Pour suite des brigands , des bourreaux pour  
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilège ,  
Hérissé de mousquets , de lances et de dards :  
Des lambeaux teints de sang forment leurs ét  
Tout dégouttans de meurtre , et d'ivresse , et  
Ils marchent : au milieu de l'horrible phalang  
Vient à pas lents ce char , où brillent à-la-fois  
Le sang des empereurs et celui de nos rois ,<sup>(29)</sup>  
Tout ce que le malheur offre de plus auguste  
Des mères la plus tendre , et des rois le plus j  
Deux enfans malheureux. Ô fille des Césars !  
Quand , de ses fiers Hongrois cherchant les ét  
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée  
Son enfant dans ses bras lui conquit une arm

Et pâle, l'œil en pleurs, tendant ses foibles mains,  
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains !  
Les uns, autour de vous, hurlent leurs chants atroces ;  
D'autres, sur votre char, portent leurs mains féroces ;  
Au bout d'un fer sanglant, d'autres lèvent aux cieux  
De leurs affreux exploits le trophée odieux,  
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes ,  
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes.  
Que de cris forcenés ! que d'imprécations !  
Vous marchez au milieu des malédictions,  
Du crime soudoyé l'ignorance barbare  
Prête sa voix servile au crime qui l'égare ;  
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,  
Des maux qu'eux seuls ont faits , accable sa douleur.  
Ah ! si par les tourmens sa marche est mesurée,  
Quels siècles en pourroient égaler la durée ?  
Abrège, Dieu des rois, ces affreux attentats !  
Avance, char fatal ; coursiers, hâtez vos pas !  
Non : la rage, à plaisir, éternise leur route,  
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.

Cependant on approche, on découvre ces lieux

Où l'airain reproduit son ayeul à ses yeux :<sup>(3°)</sup>

Il les voit ; et leur vue, ô douleur lamentable !

Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,

Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant

S'enfuit enveloppé de son voile sanglant ;

Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,

Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.

Ah ! malheureux époux, et plus malheureux roi,

Puisse être, un jour, ce lieu moins funeste pour toi !

Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes !

Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,

Entraînant les débris du trône ensanglanté,

Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.

Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime !

Ah ! peut-être ses maux désarmeront le crime.

Non : de son infortune on aggrave le poids,

Et Louis est captif dans le palais des rois.

O catastrophe horrible ! ô douloureux voyage !

Bien différent de ceux où, bordant son passage,

Son peuple pour ses jours levoit au ciel les mains ,  
Et de fleurs sous ses pas parsemoit les chemins ;  
Le vieillard consolé bénissoit la lumière ,  
L'enfant lui sourioit du seuil de la chaumière.

Que les temps sont changés ! O vous ! sensibles cœurs ,  
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs !  
Du pouvoir avili misérable fantôme ,  
Monarque sans sujets , souverain sans royaume :  
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux ,  
Est tantôt dans l'abîme, et tantôt dans les cieux ;  
Il passe tour-à-tour, jouet d'un long orage ,  
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.  
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur  
Mêle à ses cruautés une fausse douceur.  
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,  
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.  
Plus de paix pour son cœur, de trêve à son tourment :  
Dans le jardin des rois, s'il respire un moment,  
Il marche environné de surveillans barbares ;  
De l'air commun à tous ses tyrans sont avarés ;

La haine curieuse assiège son réveil ,  
Ses pas , ses entretiens et jusqu'à son sommeil ;  
Et , le dernier des rois , le premier des esclaves ,  
Quand par lui tout est libre , il est chargé d'entraver  
Heureux , lorsqu'en secret , libre dans ses douleurs ,  
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs !

Eh bien ! vous qu'offensoit sa puissance suprême  
Des honneurs outrageans de son vain diadème ,  
Venez ! que tardez-vous de dépouiller son front ?  
Terminez , il est temps , cet éclatant affront.  
Tout est prêt ; ce n'est plus ce peuple mercenaire ,  
Par des cris insolens méritant son salaire ;  
Le Louvre est investi , d'infidèles sujets  
Aux brigands de Marseille ont livré son palais.  
Je vois couler le sang , j'entends gronder la foudre  
La France est sans monarque , et le trône est en proie  
O toi ! qu'ont fait gémir ces illustres malheurs  
Tendre Pitié , retiens , retiens encor tes pleurs !  
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes ,  
Les lois vont consacrer les attentats des armes.

Hélas ! toujours trompé , mais espérant toujours ,

Louis à ses tyrans vient confier ses jours.

On l'insulte , on l'outrage , et des décrets funestes

De son titre royal ont déchiré les restes.

Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt !

Que dis-je ? l'arrêt part , et le cachot est prêt.

O vous ! vous , murs cruels , demeures désastreuses ,

Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses !

Non , les revers fameux de tant de potentats ,

De l'horrible Whitehall les sanglans attentats ,<sup>(1)</sup>

Ne peuvent s'égalér à cette tour fatale.

Ce n'est plus ce palais , cette prison royale ,

Où de la majesté quelques tristes lambeaux

Déguisoient l'infortune , et décoroient ses maux.

Son malheur , en ces lieux , tout entier se consomme ;

Destructeur du monarque , il persécute l'homme.

Noirs esprits des Enfers ! quel conseil ténébreux

Inventa , dites-moi , ces traitemens affreux ?

Chaque heure a son tourment , chaque instant son outrage

La ruse aide la force , et l'art guide la rage.

O noms sacrés de père, et d'époux et de fils !  
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris,  
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture :  
La haine arme contr'eux jusques à la nature.  
Malheureux ! hâtez-vous de saisir ces momens ;  
Précipitez du cœur les doux épanchemens ;  
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.  
Quels maux ne s'oubliroient dans vos saintes caresses ?  
Mais c'en est fait : ô cœurs nés pour vous adorer !  
Votre malheur commence, il faut vous séparer.  
Vos tyrans l'ont voulu ; leur sombre inquiétude  
A l'emprisonnement unit la solitude.  
Hélas ! au milieu d'eux, vos regards consolés  
Distinguoient quelquefois des serviteurs zélés ;  
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage ,  
A leur roi dans les fers ils envoyaient l'hommage.  
Vous ne les verrez plus ; sur Louis et sur vous  
Déjà j'entends crier d'inflexibles verroux.  
Non : vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,  
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence ,

Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.  
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux ,  
Le fils est en exil à côté de son père,  
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.  
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je ? ô coup du sort !  
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.  
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent :  
Les échafauds sont prêts, et les bourreaux l'attendent.  
Oh ! qui peut concevoir ces scènes de douleurs,  
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,  
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes ?  
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes ;  
Et, par de longs soupirs cherchant à s'exhaler ,  
Leurs cœurs veulent tout dire, et ne peuvent parler.  
Ah ! moi-même je sens défaillir mon courage.

D'autres, du jour fatal retraceront l'image ;  
Dans ce vaste Paris le calme du cercueil ;  
Les citoyens cachés dans leurs maisons en deuil ,  
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance ;  
Le char affreux roulant dans un profond silence ;



Ce char, qui, plus terrible entendu de moins près,  
Du crime en s'éloignant avance les apprêts ;  
L'échafaud régicide, et la hache fumante ;  
Cette tête sacrée, et de sang dégouttante ,  
Dans les mains du bourreau de son crime effrayé.  
Ces tableaux font horreur, et je peins la Pitié !  
La Pitié pour Louis ! il n'est plus fait pour elle.  
O vous qui l'observiez de la voûte éternelle ,  
AnGES , applaudissez ! il prend vers vous l'essor :  
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.  
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales ;  
Préparez, préparez vos palmes triomphales !  
De sa lutte sanglante il sort victorieux ,  
Et l'échafaud n'étoit qu'un degré vers les cieux.

Mais d'où vient tout-à-coup que mon cœur se res-  
Hélas ! il faut des cieux revenir sur la terre !  
Louis en vain assiste aux célestes concerts ;  
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.  
O mélange touchant de malheurs et de charmes !  
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.

O vous ! qui des hauts rangs déplorez les malheurs,  
Ah ! combien de vos yeux doivent couler de pleurs !  
Lorsque des grands revers l'image douloureuse  
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse ,  
Qui peut voir sans Pitié se flétrir ses attraits ,  
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits ?  
Français , qui l'avez vue , et jeune , et belle , et reine ,  
Répondez : est-ce là l'auguste souveraine ,  
Qui donnoit tant d'éclat au trône des Bourbons ,  
Tant de charme au pouvoir , tant de grâce à ses dons ?  
Hélas ! tant qu'elle a pu , dans sa tour solitaire ,  
D'un auguste captif partager la misère ,  
Tous deux s'aidoient l'un l'autre à porter leurs douleurs :  
N'ayant plus d'autres biens , ils se donnoient des pleurs.  
Une fois arrachée à cet époux fidèle ,  
Elle vivoit sans lui , mais il vivoit près d'elle.  
Ah ! combien ses malheurs se sont appesantis !  
Elle n'a plus d'époux , et tremble pour un fils.  
Ah ! d'une seule mort si leur rage contente  
Respectoit dans ses bras cette tête innocente ;

Si, du soin d'élever cette royale fleur ,  
Elle pouvoit charmer son auguste douleur !  
Mais lui-même, on l'arrache à sa main maternelle;  
Leur prison séparée en devient plus cruelle.  
Ses penses désormais vont se partager tous  
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.  
Ah ! cruels, désarmez vos rigueurs inhumaines !  
Hélas ! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes !  
Vains discours ! chaque instant voit aggraver son sort.  
Prisonnière à côté du tribunal de mort,  
On l'immole long-temps, et le coup qui s'apprête  
Reste éternellement suspendu sur sa tête.  
A cette attente horrible on joint tous les tourmens,  
Tout ce qui flétrit l'ame, et révolte les sens.  
Sans cesse elle respire une vapeur immonde ;  
Le froid glace ces mains qu'idolâtroit le monde ;  
Un vil grabat succède à des lits somptueux ;  
A sa faim qu'éveilloient des mets voluptueux,  
On épargne une vile et sale nourriture,  
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.<sup>(32)</sup>

Elle-même, que dis-je ? incroyable destin !  
S'impose un vil travail ; et, l'aiguille à la main,  
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,  
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.\*  
Ses besoins sont toujours le signal des refus ;  
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.  
Quoi ! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre,  
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre ?  
Hélas ! partout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.  
Ah ! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi :  
N'est-il pas une issue, une route secrète  
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite ?  
Que je puisse à genoux, adorant ses malheurs,  
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs !  
Mais il n'en est plus temps, l'affreux conseil s'assemble ;  
On vient, le verrou crie, on l'entraîne ; je tremble.  
C'en est fait : le voici, voici l'instant fatal.  
Eh bien ! je vais la suivre au sanglant tribunal !  
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes :  
« Vous, qui fîtes tomber les plus grandes victimes,

» Juges de votre reine ! écoutez ses forfaits :  
» Sa facile bonté prodigua les bienfaits ;  
» Son cœur de son époux partagea l'indulgence :  
» Ce cœur fait pour aimer ignora la vengeance ;  
» *J'ai tout vu , j'ai su tout , et j'ai tout oubl*  
» Ce mot inconcevable aux ames sans pitié ,  
» Ce mot dont la noblesse encouragea le crime ,  
» Il fut de son grand cœur l'expression sublime.  
» Elle fit des heureux , elle fit des ingrats ;  
» Tigres ! osez-vous ordonner son trépas ! »  
Ah ! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avant  
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence ;  
Non , je n'attendrai point qu'une exécration loi  
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi ;  
Non , je ne verrai point le tombereau du crime ,  
Ces licteurs , ce vil peuple , outrageant leur victi  
Tant de rois , d'empereurs dans elle humiliés ;  
Ses beaux bras , ô douleur ! indignement liés ;  
Le ciseau dépouillant cette tête charmante ;  
La hache..... ah ! tout mon sang se glace d'épouv

Non : je vais aux déserts enfermer mes douleurs ;  
Là , je voue à son ombre un long tribut de pleurs ;  
Là , de mon désespoir douce consolatrice ,  
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice !

Et les monts , les vallons , les rochers et les bois ,  
En lugubres échos répondront à ma voix.

Et toi , qui , parmi nous prolongeant ta misère ,  
Ne vivois ici bas que pour pleurer un frère ;  
D'un frère vertueux , ô digne et tendre sœur !  
Reçois de la Pitié son tribut de douleur.

Ah ! si dans ses revers la beauté gémissante  
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante ,  
Combien de la vertu les droits sont plus puissans !

Sa bonté la rend chère aux cœurs compâtissans.  
Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime ,  
Et pleurer sur ses maux , c'est pleurer sur soi-même.

Aussi , des attentats de ce siècle effréné ,  
Ton trépas , ombre illustre , est le moins pardonné.  
O Dieux ! et quel prétexte à ce forfait infâme ?  
Ton nom étoit sans tache , aussi bien que ton ame ;

Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles dais  
Eut les malheurs du trône, et n'eut pas ses plaisirs.  
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère  
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,  
Tu suppliois pour eux le maître des humains :  
Ce ciel, où tu levois tes innocentes mains,  
Étoit moins pur que toi. Dieux ! quels monstres haïssables  
Purent donc attenter à des vertus si rares ?  
Ah ! le ciel t'envioit à ce séjour d'effroi.  
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi ;  
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,  
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance ;  
Mêle sur ce beau front, où siège la candeur,  
Les roses du martyre, aux lys de la pudeur.  
Trop long-temps tu daignas, dans ce séjour funeste  
Laisser des traits mortels à ton ame céleste :  
Pars, nos cœurs te suivront ; pars, emporte les vœux  
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux !  
Non moins dignes de pleurs, quand le sort les ôte  
La débile vieillesse et la fragile enfance.

**Un enfant, un vieillard ! qui peut les voir souffrir ?**  
**L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir.**  
**Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante**  
**Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante ;**  
**Lorsqu'autour des tombeaux de ses cinquante fils,**  
**D'Hécube, en cheveux blancs, les lamentables cris**  
**Redemandent Pâris, Polixène, Cassandre,**  
**Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre.**  
**Tant cet âge si foible est puissant sur nos cœurs !**  
**Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?**  
**Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,**  
**Manquons-nous de malheurs, manquons-nous de victimes**  
**O filles de mes rois ! dans quels lieux pleurez-vous ?**  
**Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous**  
**Le ciel vous épargna la douleur d'être mères ;**  
**Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !**  
**Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,**  
**De votre sang royal le reste dispersé.**  
**Il vous restoit un Dieu, son culte et vos prières ;**  
**Mais quoi ! vos yeux ont vu, par des mains meurtrières,**



Les temples du Seigneur de carnage souillés,  
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.  
De vos jours fortunés la mémoire importune,  
Hélas ! s'en vient encor aigrir votre infortune.  
De deux siècles brillans vous vîtes la grandeur ;  
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur ;  
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage  
Réserroit ces malheurs au déclin de votre âge !  
Quel cœur d'airain pourroit vous refuser des pleurs  
Mais l'enfance sur-tout a des droits sur nos cœurs.  
Au fils d'Ochosias, que j'ai donné de larmes !  
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes,  
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.  
Tantôt, mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,  
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage,  
Et je rends grâce au flot qui le rend au rivage.  
Tant cet âge est touchant ! Mais quel sort inhumain  
Du dernier fils des rois égale le destin ?  
Je reviens donc à vous, famille infortunée !  
Par quelle inconcevable et triste destinée,

Hélas ! faut-il toujours que mes lugubres vers  
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers ?  
Louis sur l'échafaud a terminé sa vie ;  
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie ;  
D'effroyables malheurs ont banni ses parens ;  
Seul au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,  
Un fils respire encore : il n'a pour sa défense,  
Que ses traits enchanteurs, et que son innocence.  
Contre tant de foiblesse a-t-on tant de courroux ?  
Cruels ! il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous.  
Veille sur lui, grand Dieu ! protecteur de sa cause,  
Dieu puissant ! c'est sur lui que notre espoir repose.  
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus ;  
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas ! qu'il ne voit plus.  
Tu connois ses dangers, et tu vois sa foiblesse ;  
Ses parens ne sont plus, son peuple le délaisse :  
Que peuvent pour ses jours ses timides amis ?  
Les assassins du père environnent le fils :  
Sa ruine est jurée. A peine leur furie  
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.

Son courage naissant et ses jeunes vertus  
Par le vent du malheur languissent abattus.  
Leurs horribles conseils, et leur doctrine infâme,  
En attendant son corps, empoisonnent son ame.<sup>(1)</sup>  
Déjà même, déjà de sa triste prison  
La longue solitude a troublé sa raison.  
Quoi ! n'étoit-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse  
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,  
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,  
Étoient-ils sans courage, étoient-ils sans secours ?  
Abner sauva Joas ; sous l'œil même d'Ulysse,  
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.  
Mais quoi ! pour remplacer cet enfant plein d'attrait  
Quel visage enchanteur eût imité ses traits ?  
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère,  
Et la beauté du fils auroit trahi la mère.  
Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur ;  
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur  
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste ?  
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.

h ! malheureux enfant , ah ! prince infortuné ,  
rus quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né ?  
eurez , Français , pleurez tant de maux et de charmes ;  
eût tari vos pleurs , ayant versé des larmes :  
ictime d'un long trouble , il eût aimé la paix .

Mais je respire enfin ; le règne des forfaits  
ans doute est achevé . De ce sang que j'adore ,  
loits à craindre pour eux , un enfant reste encore ;  
lle a , sans rien prétendre au trône de nos rois ,  
es grâces de son frère , et n'en a pas les droits .  
éniissons ses malheurs ; son sexe est sa défense ;  
eut-être ils feront grâce à sa foible innocence .  
réja brille autour d'elle un plus pur horison ;  
lais que de pleurs encor vont baigner sa prison !  
h ! ses parens sont-ils , qu'est devenu son frère ?  
esspira-t-elle encor les larmes de sa mère ?  
son père est-il vivant , conserve-t-il sa sœur ?  
Douter de leur destin est sa seule douceur .  
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille ;  
Rien n'appaise sa crainte , hélas ! et tout l'éveille .

Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux ?  
Le ciel veut-il s'absoudre en terminant ses maux ?  
Oui : l'heure est arrivée, un Dieu finit ses peines,  
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.  
Fuis, ô fille des rois ! fuis ces scènes d'horreur,  
Vole aux champs maternels. Hélas ! notre terreur  
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,  
Qu'une Pitié captive, et qu'un muet hommage ;  
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,  
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.  
Tous plaindront du malheur l'image attendrissante  
Ces traits décolorés, cette langueur touchante ;  
Et dans ces yeux, long-temps noyés dans les douleurs  
Chercheront, en pleurant, la trace de tes pleurs.  
Et vous, qui, terminant sa triste incertitude,  
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,  
Ah ! ménagez son amie, et de tout son malheur  
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur !<sup>(14)</sup>  
Qu'elle implore le ciel ; qu'elle invoque, en ses peines  
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines

Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à-la-fois  
Son père à l'échafaud, et son Dieu sur la croix !  
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père ;  
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère.  
Qu'elle soit digne d'eux, en acceptant ses maux !  
Cependant de son deuil égayez les tableaux ;  
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures  
Lui fassent oublier les languissantes heures !  
Déjà les noirs chagrins semblent s'évanouir,  
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.  
Ainsi l'éclat douteux du crépuscule sombre  
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,  
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,  
Les prémices du jour aux restes de la nuit.  
Cependant au milieu de tant de barbarie,  
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,  
La timide Pitié n'osoit lever la voix,  
Des rayons de vertu ont brillé quelquefois.  
On a vu des enfans s'immoler pour leurs pères, <sup>(35)</sup>  
es frères disputer le trépas à leurs frères.

Que dis-je ? quand Septembre , aux Français si fatal ,  
Du massacre par-tout donnoit l'affreux signal ,  
On a vu les bourreaux , fatigués de carnage ,  
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage ,  
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux ,<sup>(36)</sup>  
Et , tout couverts de sang , s'attendrir avec eux.  
Eh ! dans ces jours d'effroi , de ce sexe timide  
Qui n'a point admiré le courage intrépide ?  
Viens , oh ! viens terminer cet horrible tableau ,  
Toi qui donnas au monde un spectacle nouveau ,  
O toi ! du genre humain la moitié la plus chère.  
Une seule dément ton noble caractère :<sup>(37)</sup>  
Le reste est héroïque , et passe sans effort  
Des plaisirs aux douleurs , des douleurs à la mort.  
Pas un lâche soupir , pas une indigne larme ;  
Leur courage leur prête encor un nouveau charme.  
Superbe et triomphante à ses derniers momens ,  
Chacune se choisit ses plus beaux vêtemens ;  
Comme aux pompes d'hymen au supplice s'apprête ,  
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.

Notre sexe est jaloux de ces traits généreux.  
Près d'elles, du trépas l'aspect est moins affreux ;  
La beauté, sur la mort exerçant son empire,  
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire :  
On diroit que le ciel met dans ses foibles mains  
La gloire de la France, et l'honneur des humains.  
Telles, dans la nuit sombre, éclatans météores,  
Du pôle nébuleux les brillantes aurores  
Consolent du soleil, et remplacent le jour.  
Quels prodiges de foi, de constance et d'amour !  
Tarente, que te veut cet assassin farouche ?  
A trahir ton amie, il veut forcer ta bouche.<sup>(32)</sup>  
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud ;  
Ta reine, dans les fers, te parle encor plus haut.  
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne ;  
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Epponine.  
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.  
Rome ne vante plus tes triomphes pompeux !  
Ce sexe efface tout ; et ton char sanguinaire  
A vu moins de héros que son char funéraire :



Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.  
Ah ! que la Grèce antique, école des vertus,  
Ait des filles de Sparte admiré le courage !  
Mais vous, charmé d'un peuple élégant et volage,  
Qui dès vos premiers ans entendîtes toujours  
Le son de la louange et le luth des amours,  
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,  
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque ?  
O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs,  
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheur  
Hélas ! lorsque l'hymen préparoit sa couronne,  
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moisso  
Même heure, même lieu vous virent immoler :  
Ah ! des yeux maternels quels pleurs darent couler  
Mais vos noms, sans vengeur, ne seront pas sans  
Non : si ces vers touchans vivent dans la mémoire  
Ils diront vos vertus. C'est peu : je veux, un jour  
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.  
Je n'en parlerai point ce funèbre Élysée  
Qui de torrens de sang vit la terre arrosée.

Loin les jardins de Flore , et l'impur Tivoli ,<sup>(4)</sup>  
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili ,  
Où d'infâmes beautés , dans leur profane danse ,  
A des mânes plaintifs insultent en cadence !  
Mais , s'il est quelques liens , quelques vallons déserts ,  
Épargnés des tyrans , ignorés des pervers ,  
Là , je veux qu'on célèbre une fête touchante ,  
Aimable comme vous , comme vous innocente.  
De là , j'écarterai les images de deuil ;  
Là , ce sexe charmant , dont vous êtes l'orgueil ,  
Dans la jeune saison reviendra chaque année  
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.  
« Salut , objets touchans ! diront-elles en chœur :  
» Salut , de notre sexe irréparable honneur !  
» Le temps , qui rajeunit et vieillit la nature ,  
» Ramène les zéphirs , les fleurs et la verdure ;  
» Mais les ans , dans leur cours , ne ramèneront pas  
» Une vertu si rare unie à tant d'appas.  
» Espoir de vos parens , ornement de votre âge ,  
» Vous eûtes la beauté , vous eûtes le courage ;

- » Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal ,
- » Vos fronts n'ont point pâli sous le conteau fatal :
- » Adieu, touchans objets, adieu ! Puissent vos ombres
- » Revenir quelquefois dans ces asiles sombres !
- » Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons
- » Zéphir suivra vos pas, écho dira vos noms :
- » Adieu ! Quand le printemps reprendra ses guirlandes
- » Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes
- » Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
- » Nos hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

# LA PITIÉ,

## POÈME.

---

### CHANT QUATRIÈME.

Combien de fléaux le ciel livra le monde !  
Ici, des champs entiers sont submergés sous l'onde ;  
Ils pleurent, le volcan tonne, et ses horribles flancs  
Évorent les palais et les temples brûlans ;  
Entôt, les ouragans, plus prompts que le tonnerre,  
Un immense débris couvrent au loin la terre.  
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux,  
Les révolutions n'égalent point les maux.  
Au lieu de cette douce et puissante habitude,  
Qui de nos passions endort l'inquiétude ;  
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,  
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir,

D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices  
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.  
Quelques abus font place à des malheurs plus grands  
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans. (4)  
La France, que le monde avec effroi contempte,  
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.  
De notre liberté despotiques amis,  
Où sont-ils ces beaux jours qu'ils nous avoient promis  
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence.  
Sur la chute du trône élevant leur puissance,  
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.  
Un moins hideux spectacle affligeroit les yeux,  
Si, changés tout-à-coup en d'informes ruines,  
Les bois baissent leur tête, et levoient leurs racines  
Hélas ! depuis ce jour, si fécond en forfaits,  
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,  
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,  
De quels maux inouis l'essaim nous environne !  
Par ce premier malheur, que de maux enfantés !  
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,

La France, qu'envioient les nations voisines,  
Des ruines du monde accroissant ses ruines,  
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil :  
Assemblage hideux de victoire et de deuil !  
Les biens de tous les maux renferment la semence :  
Son calme est la fatigue, et non l'obéissance.  
Mais hélas ! des malheurs où l'État est plongé,  
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé :  
Les enfans dispersés aux quatre coins du monde,  
De toutes ses douleurs, voilà la plus profonde.  
Doublement affligée, elle pleure en son cœur  
L'injustice des uns, des autres le malheur.  
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie ?  
Absens, elle est présente à notre ame attendrie ;  
Alors on se souvient de tout ce qu'on aime,  
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,  
Des jeux de notre enfance, et même de ses peines.  
Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,  
Lorsqu'emmené captif chez un peuple inhumain,  
À l'aspect de l'Euphrate il pleure le Jourdain ;

Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire  
 Reviennent tour-à-tour à sa triste mémoire ;  
 Et les maux de l'exil et de l'oppression  
 Croissent au souvenir de sa chère Sion.

Souvent, en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques  
 Lui criaient : « Chantez-nous quelque'un de ces can-  
 » Que vous chantiez aux jours de vos solennités !  
 — « Ah ! que demandez-vous à nos cœurs attristés !  
 » Comment chanterions-nous aux terres étrangères  
 » Répondoient-ils en pleurs ?... O berceau de mes pères  
 » O ma chère Sion ! si tu n'es pas toujours  
 » Et nos premiers regrets, et nos derniers amours,  
 » Que nous restions sans voix, que nos langues se taisent  
 » A nos palais brûlans demeurent attachées !  
 » Sion, unique objet de joie et de douleurs,  
 » Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs !  
 » Quoi ! ne verrons-nous plus les tombes paternelles  
 » Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles ?  
 » Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,  
 » Du retour de tes fils remercier ton Dieu ? »

Ainsi pleuroit l'Hébreu : mais du moins par ses frères  
Il n'étoit point banni du séjour de ses pères.

Ah ! combien du Français le sort est plus cruel !<sup>(44)</sup>

Chassé par des Français loin du sol paternel ,

Il fuit sous d'autres cieus ; et , pour comble de peine ,

De sa patrie ingrate il emporte la haine.

O ciel ! à ce départ , que de pleurs , de regrets !

Chacun quitte ses biens , ses travaux , ses projets ;

L'un , cent fois s'éloignant et revenant encore ,

Leure , en fuyant , ses bleds qui commençoient d'éclore ;

L'autre , de ses jardins les bosquets enchantés ;

L'autre , ses jeunes ceps nouvellement plantés ,

Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante

Leur premiers raisins la vendange écumante.

Les uns livres choisis l'autre fait ses adieux ;

L'autre baigné de pleurs son réduit studieux ;

Et , loin du lieu chéri , confident de ses veilles ,

De sa Muse exilée emporte les merveilles.

Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard

Les chefs-d'œuvres du goût , les prodiges de l'art.



Le Dieu du mal sourit à ces honteux ravages.  
Mais, parmi ces hideux et cruels brigandages,  
Du moins le cri du sang est peut-être écouté ;  
Dans les temps du malheur la tendre parenté  
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes,  
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses pe  
Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,  
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.  
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère,  
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.  
O honte ! le lion protège son enfant,  
Son amour le nourrit, sa fureur le défend ;  
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,  
A sa famille horrible il porte sa pâture :  
Et, barbare héritier de ses enfans bannis,  
Le père sans horreur boit le sang de ses fils !  
Lâches diffamateurs de la nature humaine,  
De votre dureté vous porterez la peine !  
Je flétrirai vos noms, hommes vils ; et mes vers  
Iront de votre crime effrayer l'univers !

Ma Muse réunit, en fille de mémoire,  
La coupe du mépris et celle de la gloire.  
L'opprobre vous attend : oui, son juste courroux,  
Barbares, à grands flots la répandra sur vous ;  
Et le remords rongeur, la honte vengeresse,  
Au milieu de votre or vous poursuivront sans cesse !  
Allez donc, délaissez vos amis, vos parens !  
Moi, je cours, je m'attache à leurs destins errans.  
Ah ! des champs paternels quand le sort les exile,  
Muse, à ces malheureux nous devons un asile !  
Viens donc à la Pitié prêter encor ta voix :  
Attendris les sujets, intéresse les rois !  
Que de les accueillir chacun brigue la gloire ;  
Raconte de leurs maux l'attendrissante histoire ;  
Dis combien du malheur les titres sont sacrés ;  
Qu'ils trouvent sur leurs pas tous les cœurs préparés !  
Eh ! c'est à vous, d'abord, à vous que je m'adresse,  
Français, jadis en proie à la même détresse,  
Quand des dogmes rivaux le choc religieux  
Vous bannit par milliers du sol de nos ayeux !

O France ! des partis déplorable théâtre !  
Que maudit soit le jour, où ta haine marâtre,  
En foule, de ton sein, rejeta tes enfans !  
De ton affreux succès nos voisins triomphans,  
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie ;  
Et cette plaie horrible est à peine guérie,  
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,  
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris.  
Tant de l'ame ulcérée, étouffant l'indulgence,  
La vengeance toujours enfante la vengeance !  
Quoi donc ! trop peu de maux assiègent-ils nos jo  
La vie est si pénible, et ses plaisirs si courts !  
Tout tremble, tout gémit dans ce lieu lamentable  
Hélas ! et sur les bords du gouffre inévitable,  
Suspendus un instant, les mortels furieux  
Se poussent dans l'abîme, ou s'égorgent entr'eux.  
Insensés ! laissez-là vos luttes désastreuses,  
Des ligue, tour-à-tour, victimes malheureuses ;  
L'un à l'autre aujourd'hui pardonnez vos malheur  
Et que vos souvenirs soient noyés dans vos pleurs

O vous ! que le destin fit les maîtres du monde,  
Princes, rois, c'est sur vous que notre espoir se fonde;  
La vertu malheureuse et cachant ses douleurs,  
Vous demande un asile, et non pas des vengeurs :  
Tous ces proscrits ont droit à votre bienfaisance ;  
Et pour eux, et pour vous, honorez leur constance !  
Celui dont le respect vous adresse sa voix,  
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,  
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle ;  
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.  
Non, non : le temps n'est plus, où la soumission,  
D'un amour idolâtre heureuse illusion,  
Environnoit le trône : une raison hardie,  
De ce vieil univers nouvelle maladie,  
Calcule ses devoirs, et discute vos droits ;  
Sous la pourpre avilie interroge les rois,  
Désenchante l'esprit, et paralyse l'ame ;  
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme ;  
De l'état social désordonne les rangs ;  
Des grands et des petits, des amis, des parens,

Des rois et des sujets, brise l'antique chaîne.  
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène  
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs lois :  
L'avenir, du présent, se venge quelquefois.  
Un faux amour de paix enfante les orages,  
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.  
Redoutez du moment le conseil mensonger :  
Un excès de prudence est souvent un danger.  
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il  
Le Français, croyez-moi, s'indigneroit lui-même  
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats !  
Et toi, tendre Pitié ! parcours tous les États ;  
Va, parle ; et, s'il en est que la terreur arrête,  
Dis-leur : « N'espérez pas conjurer la tempête :  
» De l'anarchie un jour vous sentirez les coups,  
» Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous.  
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance ;  
Par votre courageuse et noble bienfaisance,  
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,  
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.

Que d'autres, des guerriers éternisent la gloire,  
Attèlent la terreur au char de la victoire ;  
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,  
La vertu généreuse, et sur-tout la Pitié!

O Virgile ! ô mon maître ! ô délices du monde !  
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde,  
D'autres admireront le langage des Dieux ,  
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux ;  
Mais ce qui te rend cher aux âmes bienfaisantes,  
Ah ! c'est de la Pitié tes peintures touchantes !  
Eh ! regardez Didon ; lorsqu'aux bords lybiens,  
Un orage a poussé le héros des Troyens ;  
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,  
Sous des traits empruntés, l'Amour, son jeune frère ,  
Le plus beau des enfans, le plus puissant des Dieux ,  
À cette reine encor n'a pas lancé ses feux.  
Elle n'a pas encor , dans sa veille amoureuse ,  
Écoute du héros l'histoire douloureuse ;  
Mais déjà le malheur est sacré dans sa cour ,  
Et la Pitié chez elle a devancé l'Amour.

Et même, entre ennemis, que son vers, plein de charme  
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme !  
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,  
Quand Achille aux Troyens envoyoit le trépas,  
Les pousoit dans leurs camps, ou contre leurs murailles,  
Écrasoit leurs débris, échappés aux batailles ?  
On combattit dix ans; mais, contre la Pitié,  
Que peut des nations la longue inimitié ?  
Avec peine échappé des coups de Polyphème,  
Le grec Achéménide, en sa misère extrême,  
Arraché par la faim du fond de son rocher,  
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.  
Quelques tristes lambeaux, qu'attachent des épines,  
Composent ses habits; des glands et des racines  
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelans,  
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents.  
Tout-à-coup il s'écrie : « Abrégez mon supplice,  
» O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse. <sup>(45)</sup>  
» Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots,  
» Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots,

S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie,  
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie.  
Tant la Pitié touchante a des droits sur nos cœurs!  
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,  
Acceptez mon encens! Qu'à travers cette scène  
De partis turbulens, de discorde et de haine,  
Avec un son plus tendre et des accens plus doux,  
Nos vœux reconnoissans arrivent jusqu'à vous!

Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;  
Le plus près du Volcan, tu débias l'orage :  
Tes États sont bornés, et tes dons infinis.  
La Haye, Anspach, Neuwied, sont peuplés de banni  
Salut, murs de Constance! Et toi, daigne m'entendre  
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre  
Je ne te vis jamais : par l'estime dicté.  
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité; <sup>(46)</sup>  
Tu ne commandes point à de vastes provinces;  
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.  
Lorsque vingt nations dévoroient nos débris,  
Dans un encan barbare achetés à bas prix,



Leurs remparts se fermoient à la France exilée :  
L'humanité te vit, et sourit consolée.  
D'autres ont des jardins, des palais somptueux,  
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;  
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte,  
On craindroit que ses maux n'en souillassent l'enceinte.  
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais  
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits ?  
Tombez devant ce luxe, altières colonnades ;  
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades ;  
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur  
Soit sec comme ses yeux, et dur comme son cœur !  
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes ,  
Qui de nos oppresseurs réparates les crimes !  
Toi, sur-tout, brave Anglais, libre ami de tes rois ,  
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois ,  
Des partis dans ton sein vois expirer la rage :  
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage !  
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels ,  
Où des brigands cachés à l'ombre des autels ,

Où l'assassin souillé du sang de sa victime,  
Demandoient aux lieux saints l'impunité du crime.  
Contre le vil brigand et l'infâme assassin,  
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.  
Là, viennent respirer de leur longue souffrance  
Ces dignes magistrats, oracles de la France ;  
Là, des guerriers fameux embrassent leurs rivaux ;  
Là, ces ministres saints, échappés aux bourreaux,  
Protégés par la loi, gardent leur culte antique :  
Sion dans son exil chante le saint cantique.  
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,  
Et la fille à sa mère ouvre en pleurant les bras.  
Pour corriger encor la fortune ennemie,  
Du vénérable Oxford l'antique académie  
Multiplia pour vous ce volume divin,  
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain ;  
Qui, du double évangile ancien dépositaire,  
Nous transmet de la foi le culte héréditaire ;  
Vous montre un avenir ; fait, des palais du ciel  
Dans vos humbles réduits, descendre l'Éternel ;

Console votre exil, charme votre souffrance,  
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance;  
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,  
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois!  
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie;  
Au banquet fraternel Albion nous convie;  
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus  
Les fils qu'elle adopta de ceux qu'elle a conçus.  
Elle, une terre heureuse à tous les plants du monde  
Se montre hospitalière; et sa sève féconde  
Nourrit des mêmes suc's l'arbre qu'elle enfanta,  
Et le germe étranger que l'orage y porta.  
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance!  
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense:  
Le monde tributaire entretient ton trésor;  
Le Nord nourrit tes mâts, l'Inde mûrit ton or;  
La France avec ses vins te verse l'allégresse;  
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,  
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,  
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur.

Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,  
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.

Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,  
C'est Minerve s'armant pour la cause des Dieux;  
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,  
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.

Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,  
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.

Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;  
Rome hâta sa chute, en renversant Carthage.

Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi:  
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.

Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,  
Pourrois-je t'oublier, terre que j'ai chérie?

O malheureuse Suisse! Eh! comment oublier  
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?

Non, non: je l'ai promis à l'aimable Glaïresse,<sup>(48)</sup>  
Beaux lieux qui nourrissoient ma poétique ivresse  
J'ai juré sur ces monts, et je tiens mon serment,  
De payer mon hommage à ton site charmant.

Amoureux des torrens, des bois, des précipices,  
Dans quel ravissement je goûtois leurs délices!  
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,  
Que j'aimois ce beau lac à mes pieds étendu,  
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,  
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse! (49)  
Lieux charmans! aux proscrits, en vain nos oppresseurs  
Ont de votre séjour envié les douceurs, .  
Et, menaçant de loin vos frères républicains,  
Ont envoyé contr'eux leurs arrêts tyranniques; (50)  
Chacun de vos rochers cachoit un malheureux.

Hélas! pour leur patrie ils n'avoient que leurs vœux!  
Malheureux, le destin put vous être infidèle; .  
Mais il reste une palme, et plus rare et plus belle.  
Si Mars, dans les combats, n'a vu votre valeur,  
Eh bien! par la vertu subjuguez le malheur;  
Et, de tant de revers, quand le poids vous opprime,  
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime!  
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,  
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.

Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères;  
N'allez pas étaler aux terres étrangères  
De l'animosité les scandaleux éclats :  
On ne plaint pas long-temps ceux qu'on n'estime p  
Mais sur-tout des bienfaits usez avec noblesse :  
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.  
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux,  
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.  
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune  
La Pitié se retire, alors qu'on l'importune.  
Faites plus : s'il se peut, ne devez rien qu'à vous  
Luttez contre le sort ; que d'un regard jaloux,  
Même au sein du malheur, le luxe vous contemp  
Déjà plus d'un banni vous en donne l'exemple.  
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers  
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !  
La beauté, que jadis occupoit sa paruré,  
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure ;  
L'une brode des fleurs <sup>(61)</sup>, l'autre tresse un chap  
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.

Le marquis sémillant au comptoir est tranquille ;  
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile ;  
Le modeste atelier , au sortir du saint lieu ,  
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.  
Que dis-je ? ce poëme , où je peins vos misères ,  
Doit le jour à des mains noblement mercenaires ;  
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit ,<sup>(52)</sup>  
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

Tairai-je ces mortels qui , las d'un long orage ,  
Et de leur désespoir empruntant leur courage ,  
Bien loin de cette Europe en proie aux factions ,  
Loin des débris sanglans de tant de nations ,  
Dans un autre univers portant leur industrie ,  
Ont , par un long adieu , salué leur patrie ?  
Ah ! quand ces malheureux , doublement exilés ,  
Vont chercher un asile en des bords reculés ,  
Sur eux , tendre Pitié , tu veilleras sans doute :  
Pourvois à leurs besoins , et dirige leur route !  
Sauve-les des écueils des flots capricieux !  
Et , si des bords lointains présentent à leurs yeux

Quelqu'heureux coin de terre, où des bois, une  
Leur offre un doux hospice; arrête-la leur course  
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,  
Qu'instruit par les besoins, l'homme invente les  
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage  
Les côteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage  
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux  
De leur séjour natal l'aspect délicieux !

Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins ri  
Que des enfans chéris charment leur solitude ;  
Que leur mère avec eux console leurs revers :  
Avec ce doux cortège il n'est plus de déserts !

Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivag  
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,  
Chercher les pas de l'homme; et, de leurs longs t  
Tous deux, en les contant, soulageront les maux  
Et, si c'est un Français, Dieux ! quelle douce ivr  
Que de transports de joie, et de pleurs d'allégres  
De récits commencés, suspendus et repris !

Ah ! si de tels momens on sent par-tout le prix,



Combien ils sont plus chers , si loin de sa patrie !

Telle je nourrissois ma douce rêverie ,

Lorsque de deux Français le sort miraculeux

M'apprend que le destin réalise mes vœux. <sup>(5)</sup>

Craignant de son pays la discorde fatale ,

Un Français avoit fui de sa terre natale ,

Il l'aimoit , et cent fois vers ces climats chérés ,

En partant , il tourna ses regards attendris.

Mais , pour mieux oublier leur misère profonde ,

Son cœur , entr'eux et lui , mit les gouffres de l'onde.

Il partit , il courut , d'un regard curieux ,

Reconnoître la terre , étudier les cieux.

De nombreux végétaux , dans sa course intrépide ,

Avoient déjà grossi son porte-feuille avide.

Il observoit les vents , interrogeoit les mers ,

Leurs rives , leurs reflux et leurs courans divers.

Tantôt , de l'Océan ramené sur la rive ,

Le Mercure captif , à sa vue attentive ,

Des monts entre ses mains mesuroit la hauteur ,

Et des vagues de l'air jugeoit la pesanteur.

Tantôt, les monumens, les ruines antiques,  
Les animaux divers, sauvages, domestiques,  
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,  
De mille objets nouveaux lui présentent le choix  
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,  
Sa main tenoit la montre, et l'aiguille, et la sonde;  
Et la nature et l'homme, et la terre et les eaux,  
Varioient à ses yeux leurs mobiles tableaux.  
Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages  
De l'immense Amazone habitent les rivages.  
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,  
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,  
Dans toute sa grandeur étalent la nature!  
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,  
Tout-à-coup à ses yeux, par un heureux hasard,  
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.  
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;  
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;  
Déjà même un logis se présente à ses yeux,  
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.

Il s'arrête enchanté : tout-à-coup, ô merveille !  
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.  
Trois fois, plein de surprise, il écoute ; et trois fois  
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.  
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes :  
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes !  
« Des Français sont ici, s'écria-t-il soudain ;  
« Je verrai des Français ! » Il dit, suit son chemin ;  
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice ;  
Il entre, il aperçoit une blanche génisse :  
Une femme charmante, assise à ses côtés,  
Exprimoit de son lait les ruisseaux argentés ;  
Avec un air de nymphe, un habit de bergère,  
Un maintien distingué sous sa robe légère :  
Tout l'étonne : du lys son teint a la fraîcheur,  
Du lait qu'elle exprimoit ses mains ont la blancheur.  
Tous deux se sont fixés dans un profond silence ;  
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance :  
« Quoi ! c'est vous ? — Quoi ! c'est vous ? viens, accours, cher aï  
« C'est notre cher Frémon, c'est lui-même, c'est lui ! »

Le jeune époux accourt : Dieux ! quels élans de joie  
Dans leurs embrassemens tout leur cœur se déploie  
Les pleurs que tous les deux, l'un pour l'autre, ont  
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,  
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue :  
Tout accroit leur transport. Durant cette entrevue,  
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux,  
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,  
Par des cris, par des bonds, marquant son allégresse,  
Revient de l'un à l'autre, et pleure de tendresse.  
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,  
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,  
Aux bras de son ami tout-à-coup il s'élance :  
« Cher ami, satisfais à mon impatience,  
» Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur ;  
» Oui, je veux tout savoir, tout entendre : mon œil  
» Déjà vole au-devant des récits que j'implore :  
» Ah ! mon plus grand bonheur est de te voir enco  
» Le plus grand de mes maux, de douter de ton so  
— « Tu veux savoir le mien : ami, je suis au port,

- » Vois ces riches côteaux, cette belle campagne,
- » Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne,
- » Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux :
- » Cher ami, puis-je assez remercier les Dieux ?
- » Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
- » Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
- » Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur
- » Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
- » Ces spectacles sanglans fatiguèrent mon ame ;
- » Avec peine échappé de ce séjour infâme ,
- » Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
- » Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
- » Ces fleuves à grand bruit précipitant leurs ondes,
- » Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
- » Dès long-temps m'enflammoient du desir curieux
- » De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
- » Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage ;
- » L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
- » Releva mon espoir ; et, tandis qu'à Paris
- » Des brigands policés dévoroient mes débris,

- » L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
- » Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
- » Comme aux champs paternels fortuné possesseur
- » De la propriété connoître la douceur :
- » Le fameux Robinson revint à ma mémoire ;
- » Son roman fut mon sort, sa fable est mon histoire
- » Que ne peut en effet le travail excité
- » Par l'aiguillon pressant de la nécessité !
- » Des instrumens des arts j'étudiai l'usage ;
- » Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage ;
- » Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison ;
- » Des moissons, des labours, je connus la saison ;
- » L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
- » M'offrirent vingt climats dans la même campagne
- » Des plantes avec nous avoient passé les mers ;
- » Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
- » Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence ;
- » Et dans un sol étroit je parcourois la France.
- » Trop foible illusion ! A mes champs paternels,
- » Hélas ! aurois-je fait des adieux éternels ?

- » Mais enfin dans ces bois les passions se taisent,
- » De nos troubles passés les tumultes s'appaisent.
- » Le travail en ces lieux est mon premier trésor ;
- » Les plaisirs du travail manquoient à l'âge d'or :
- » J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
- » Tout seconde mes soins ; des troubles de la France
- » Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
- » Laboureur comme moi, comme moi constructeur ,
- » N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
- » Nous sommes journaliers ; mon épouse est fermière :
- » Le laitage du soir et celui du matin
- » Nous paroissent plus doux présentés par sa main.
- » Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même ,
- » Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème
- » Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
- » Des arts plus élégans amusent nos loisirs.
- » Le Dieu, maçon dans Troie, et berger chez Admète ,
- » Ne tenoit pas toujours l'équerre et la houleterie ;
- » Souvent dans son exil, comme au séjour des Dieux ,
- » Ses doigts divins touchoient son luth mélodieux.

» Nous avons imité cet exilé céleste :  
» Les arts charment souvent notre labeur ag  
» La harpe, les crayons reviennent, chaque  
» Remplacer le marteau, la bêche et l'arrose  
» Et notre douce vie, en délices féconde,  
» Aux goûts des temps polis joint ceux du pre  
» Tel est mon sort. Un bien manquoit à me  
» Viens, en les partageant, achever mes pla  
» Qu'une seconde fois le bonheur nous rass  
» Nous vécûmes heureux, eh bien ! mourons  
Comme il disoit ces mots, ce Sauvage ingén  
Que par des bienfaits seuls son hôte avoit ce  
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,  
Entre, tenant en main les tributs de sa chas  
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois  
» La bonté simple et franche habite dans ces  
» Oh ! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais  
» Conseme donc d'être heureux sur ces heur  
Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discou  
Tous trois dans ces beaux lieux coulent enco



Et des arts et des champs l'agréable culture,  
Pour eux, d'un double charme embellit la nature.

Et vous, qu'un foible espoir retient près du séjour  
Où vivoient nos ayeux, où nous vîmes le jour,  
Je retourne vers vous. Que votre impatience  
N'affronte pas encor le chaos de la France !  
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux,  
Ne seroit qu'imprudent, et non pas courageux.  
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.  
Attendez que les Dieux aient calmé les tempêtes,  
Alors vous reverrez l'asile paternel ;  
Mais ce bienfait encor cache un piège cruel.  
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,  
Fixe, attire et saisit sa proie obéissante,  
De mon triste pays le prestige assassin,  
Pour dévorer ses fils, les appelle en son sein.  
Or, telle que Carybde, en ses grottes profondes,  
Engloutit tour-à-tour, et rechasse les ondes,  
La France impitoyable, en ses horribles flancs,  
Attire tour-à-tour et vomit ses enfans.

Mais ces jours ne sont plus, Dieu juste ! tu l'emportas  
La patrie aux Français vient de rouvrir ses portes ;  
Elle ne peut encore , au gré de nos souhaits ,  
Achever la justice , et combler ses bienfaits ;  
Mais , d'un œil attendri , vous pourrez reconnaître  
Le sein qui vous nourrit , le ciel qui vous vit naître  
Et des biens les plus chers , retrouvant les douceurs  
Embrasser vos enfans , vos frères et vos sœurs.  
Vous pourrez , revenus des terres étrangères ,  
Retrouver et l'église , et la foi de vos pères.  
Non , non , le temps n'est plus où la religion  
Sous le poids du mépris et de l'oppression ,  
D'une tremblante main relevant ses bannières ,  
Dans l'ombre des forêts , dans le creux des cavernes  
Loin des autels détruits et des temples déserts ,  
Adoroit en tremblant le Dieu de l'univers.  
Déjà de sa splendeur quelques traits reparoissent  
Son temple se relève , et ses fêtes renaissent.  
Je les revois enfin , ces tribunaux , où Dieu  
Écoute du remords l'attendrissant aveu ;

Ces vases du baptême, où les chefs des familles  
Viennent purifier et leurs fils et leurs filles.  
Même de vos clochers l'airain consolateur,  
Que pour un vil profit un bras profanateur  
Fit descendre à leurs pieds, remonté vers leur faite,  
Du patron du hameau proclame encor la fête.  
Il vous appelle encore au chant religieux,  
Qui monte de la terre à la voûte des cieus;  
Au sacrifice auguste, à la sainte tribune,  
Où l'orateur chrétien console l'infortune;  
Demande encor des vœux pour les mortels souffrans,  
Pour l'enfant nouveau-né, pour les vieillards mourans;  
Guide encor le berger, errant dans la campagne,  
Qu'attendent ses enfans et sa chère compagne,  
Qui, parmi les frimats, égaré dans la nuit,  
Bénit, en avançant, le son qui le conduit,  
Et, sur le coq doré, l'honneur de son village,  
Vers le toit paternel dirige son voyage.  
Enfin, las de se fondre en canons, en mousquets,  
Il sonne vos travaux, il sonne vos banquets.

Allez donc, d'un cœur pur et d'une âme soumise,  
Ensemble jetez-vous dans les bras de l'église :  
C'est-là qu'il faut porter, dans vos pieux transports,  
Le juste ses malheurs, le méchant ses remords.  
Allez ; et, bénissant le Dieu qui vous rassemble,  
Chantez, priez, pleurez, consolez-vous ensemble.  
C'est peu : la foi captive et l'incrédulité  
Abandonnoient la terre à sa fertilité.  
Enfin, on la revoit, dans la saison nouvelle,  
Cette solennité, si joyeuse et si belle,  
Où la religion, par un culte pieux,  
Seconde des hameaux les soins laborieux ;<sup>(54)</sup>  
Et, dès que Mai sourit, les agrestes peuplades  
Reprennent dans les champs leurs longues promenades  
A peine de nos cours le chantre matinal,  
De cette grande fête a donné le signal,  
Femmes, enfans, vieillards, rustique caravane,  
En foule ont déserté le château, la cabane.  
A la porte du temple ; avec ordre rangé,  
En deux files déjà le peuple est partagé.

Enfin , paroît du lieu le curé respectable ,  
Et du troupeau chéri le pasteur charitable.  
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour ,  
La route, les repos , le départ , le retour.  
Ils partent : des zéphirs l'haleine printannière  
Souffle , et vient se jouer dans leur riche bannière ;  
Puis vient la croix d'argent ; et leur plus cher trésor ,  
Leur patron enfermé dans sa chapelle d'or ,  
Jadis martyr , apôtre ou pontife des Gaules :  
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules.  
De leurs aubes de lin , et de leurs blancs surplis ,  
Le vent frais du matin fait voltiger les plis ;  
La chappe aux bosses d'or , la ceinture de soie ,  
Dans les champs étonnés en pompe se déploie ;  
Et , de la piété , l'imposant appareil  
Vient s'embellir encore aux rayons du soleil.  
Le chef de la prière , et l'ame de la fête ,  
Le pontife sacré , marche et brille à leur tête ,  
Murmure son breviaire , ou , renforçant ses sons ,  
Entonne avec éclat des hymnes , des répons.

Cacun charme à son gré le saint itinéraire :  
Dans ses dévôtes mains l'un a pris le rosaire ;  
Du chapelet pendant l'autre parcourt les grains ;  
Un autre, tour-à-tour invoquant tous les saints ,  
Pour obtenir des cieux une faveur plus grande ,  
Épuise tous les noms de la vieille légende ;  
L'autre, dans la ferveur de ses pieux accès ,  
Du prophète royal entonne les versets.  
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent  
L'Olympe en retentit, les côteaUX leur répondent  
Et, du creux des rochers, des vallons et des bois,  
L'écho sonore écoute, et répète leurs voix ;  
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.  
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route ;  
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau ;  
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;  
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,  
En liquides rubis dispersent la rosée.  
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,  
Et la verte pelouse, et les jaunes moissons.

Quelquefois, au sommet d'une haute colline,  
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,  
L'homme du ciel étend ses vénérables mains ;  
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains,  
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée  
Baigne, en tombant des cieus, la terre fécondée,  
Sur les fruits et les bleds nouvellement éclos,  
Les bénédictions descendent à grands flots.  
Les côteaux, les vallons, les champs se réjouissent,  
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;  
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer,  
L'espoir guide leurs pas : prier, c'est espérer.  
L'espérance au front gai plane sur les campagnes,  
Sur le creux des vallons, sur le front des montagnes.  
Trouvent-ils en chemin, sous un chêne, un ormeau,  
Une chapelle agresté, un patron du hameau,  
Protecteur de leurs champs, fondateur de leur temple,  
Que toute la contrée avec respect contemple ;  
Soit ce fameux Hubert, qu'au son bruyant du cor

Le chasseur dans les bois tous les ans fête encor;  
Ou Roch , accompagné de son dogue fidèle,  
Qui chasse les brigands et la peste cruelle;  
Ou quelqu'enfant cloîtré des Maurs et des Benoît  
Qui fécondoient les monts ; ou défrichoient les bo  
Ou , d'un auteur ancien déchiffrant le volume,  
Ont transmis jusqu'à nous les doux fruits de sa pl  
Ou l'austère Bruno , dont les enfans muets  
Mèlèrent leur silence à celui des forêts ;  
Ou ce bon Nicolas , dont l'oreille discrète  
Écoute des amans la prière secrète ,  
Et , des sexes divers le confident chéri ,  
Donne à l'homme une femme , à la femme un mari  
Là , s'arrêtent leurs pas ; le simulacre antique  
Reçoit leurs simples vœux et leur hymne rustique  
La nuit vient : on repart , et , jusques au réveil ,  
Des songes fortunés vont bercer leur sommeil.  
Un rêve heureux remplit leurs celliers et leurs gr  
D'abondantes moissons , de fertiles vendanges ;



Et, jusques à l'aurore, ils pressent, assoupis,  
Des oreillers de fleurs et des chevets d'épis.  
Ils pensent voir les fruits, les gerbes qu'ils attendent,  
Et jouissent déjà des trésors qu'ils demandent.  
O riant Chanonat ! ô fortuné séjour !<sup>(55)</sup>  
Je crois revoir encor ces beaux lieux, ce beau jour,  
Où, fier d'accompagner le saint pèlerinage,  
Enfant, je me mêlois aux enfans du village !  
Hélas ! depuis long-temps je n'ai vu ces tableaux ;  
Mais enfin, leur retour ranime mes pinceaux ;  
Leur souvenir me plaît, et de ma décadence  
Je reviens avec joie aux jours de mon enfance.  
Et vous, que l'on a vus sur des bords étrangers,  
Endurer tant de maux, braver tant de dangers,  
Par l'oubli mutuel les ames rapprochées,  
Vos malheurs adoucis et vos larmes séchées,  
Le présent plus heureux, l'avenir plein d'espoir,  
Les passions dormant sous le joug du devoir :  
Du culte renaissant voilà le vrai miracle.  
Venez donc assister à ce touchant spectacle !

Vous avez parcouru la lice de l'honneur ;  
Moi, je viens vous ouvrir la route du bonheur !

FIN DU IV<sup>e</sup>. ET DERNIER CHANT.

# NOTES

DU POÈME

DE LA PITIÉ.



---

# NOTES

## DU

### PREMIER CHANT.

---

<sup>1)</sup> PAGE 23, VERS 5.

Nous pleurons , quand Danloux , dans la fosse fatale ,  
Plonge , vivante encor , sa charmante vestale.

M. Danloux , peintre français , établi en Angleterre , s'est fait connoître très - avantageusement par son tableau de *la Vestale* : ce tableau a été exposé au muséum de Paris , où il a obtenu les suffrages de tous les connoisseurs. Le même artiste a fait en grand le portrait de l'auteur de ce Poème ; ce portrait est un de ses meilleurs ouvrages.

<sup>2)</sup> PAGE 23, VERS 15.

L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

Hylus , fil d'Hercule et de Déjanire , étant poursuivi par

Euristhée , se réfugia à Athènes, où il fit bâtir un temple à la Miséricorde ou à la Pitié. Les Athéniens voulurent que les malheureux et même les criminels trouvassent dans ce temple un asile assuré. Les anciens peignoient la Pitié sous les traits d'une femme, dont le teint étoit d'une blancheur éclatante, et le nez un peu aquilin; elle portoit une guirlande d'olivier autour de la tête; son bras gauche étoit déployé; elle tenoit un rameau de cèdre à la main droite; à ses pieds on voyoit une corneille, oiseau, dit Horus Apollon, que les Egyptiens révéroient particulièrement, comme plus enclin à la compassion que les autres animaux.

Les autels de la Miséricorde furent long-temps sacrés dans Athènes; son culte devoit être touchant, et les Athéniens si long-temps divisés, vinrent souvent se réunir et s'embrasser dans le temple de la Pitié. « La vie de l'homme, » dit Pausanias, est si chargée de vicissitudes, de travers et de peines, que la miséricorde est la divinité qui méritoit d'avoir le plus de crédit. Tous les particuliers, toutes les nations du monde devroient lui offrir des sacrifices; parce que tous les particuliers, toutes les nations en ont également besoin. » La Pitié fut long-temps encore une vertu, après avoir cessé d'être une divinité; mais la corruption des mœurs fit disparaître son culte, et finit par

uffer ses généreuses émotions. Les stoïciens allèrent jusqu'à tenir que la pitié n'étoit que de la foiblesse ; ils étoient séquens à leur doctrine. En effet, si la douleur n'est nt un mal, la pitié qu'elle inspire n'est qu'un sentiment tile. Mais la secte des stoïciens étoit peu étendue ; plupart des hommes regardèrent toujours la douleur me un mal. Comment ont-ils pu renoncer au culte de itié?

<sup>3)</sup> PAGE 25, VERS 16.

Pourtant, quel qu'intérêt que m'inspirent vos maux,  
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos,  
Répéter aux humains sa plainte attendrissante.

Pythagore apporta en Grèce et en Italie le dogme de rétempscose ; il l'avoit pris chez les prêtres égyptiens, vraisemblablement l'avoient eux-mêmes tiré de l'Inde. Ce dogme ne fut jamais adopté en Italie que comme une thèse ingénieuse. Les poètes mêmes, auxquels l'idée la méttempscose devoit fournir des images agréables, aignèrent d'en parler ; Lucain l'appelle un mensonge cieux, propre à écarter les images de la mort. Les philosophes n'y croyoient pas eux-mêmes. On sait que Pythagore fit sacrifier cent bœufs au soleil, pour célébrer

la découverte du carré de l'hypothénuse. Le dogme de la métempsycose étoit moins fait pour réussir en Europe que dans l'Indostan. Sur les bords du Gange, la nature fournit facilement à l'homme tout ce qui lui est nécessaire. L'Indien est sobre ; il préfère les plantes à la chair des animaux ; il a conservé plus de respect pour les êtres animés : aussi la croyance de la métempsycose s'est-elle conservée dans ces contrées telle qu'elle étoit dans son origine. Les Indous ont encore des cérémonies en l'honneur des animaux. Les Brames célèbrent une fête des vaches, qu'ils appellent le *Pongol*. Ils adorent le dieu de la vertu, sous l'emblème et sous la figure d'un bœuf. Ils prennent pitié des animaux les plus vils, parce qu'ils les regardent comme tenant à l'humanité, par la transmigration des âmes. Plusieurs voyageurs rapportent qu'il existoit encore, dans le dernier siècle, à Surate des hôpitaux pour les puces, les punaises, les poux, etc. On parle d'une secte d'Indous dans le royaume de Golconde, qui a tellement horreur du sang, qu'ils s'abstiennent de manger des oignons, parce que cette espèce de légume renferme des filamens qui ressemblent à des conduits sanguins. L'auteur de *l'Histoire de Mysore* rapporte que dans la famine qui désola le Bengale, en 1774, et qui fit périr près de trois millions d'habitans,



un grand nombre d'Indous se laissèrent mourir, plutôt que de manger de la chair des animaux. « Au milieu de ces scènes de deuil et d'effroi, dit cet écrivain, une chose qu'on ne pouvoit pas voir sans un mélange de pitié et d'admiration, c'étoit la constance inébranlable des Indous à refuser toute nourriture animale. On les voyoit s'exposer à toutes les angoisses de la faim, plutôt que de renoncer aux préceptes de leur religion. Les idées religieuses étoient le seul sentiment qui eût surnagé sur cet abîme, où tout ce qui caractérise l'homme avoit disparu. »

4) PAGE 30, VERS 1.

Tel ne fut point Hogart, etc.

Hogart s'est attaché à peindre les tortures que l'homme ait souffrir aux animaux domestiques. Rien n'est si touchant que ses tableaux.

5) PAGE 30, VERS 17.

O toi ! qui, consolant ta royale maîtresse ,

Ju squ'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse ,

Marie-Thérèse-Charlotte avoit reçu de son frère un chien, qu'elle emmena avec elle en sortant du Temple.

⑥ PAGE 31, VERS 9.

Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires,  
J'implore un monument pour des cendres si chères,  
Pour toi qui, presque seul au siècle des ingrats,  
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas :

M. Delille s'étoit élevé, dans son poème *des Jardins*,  
contre les monumens élevés à des chiens :

Dans tous ces monumens , point de recherches vaines.  
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchans ,  
L'art avec la douleur , le luxe avec les champs ?  
Sur-tout ne feignez rien : loin ce cercueil factice ,  
Ces urnes sans douleur , que plaça le caprice ;  
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau :  
C'est profaner le deuil , insulter au tombeau.

La fidélité du chien méritoit la réparation que lui fait aujourd'hui M. Delille. L'histoire de ce fidèle animal s'est quelquefois mêlée à l'histoire même de l'homme. Homère, qui avoit chanté les dieux et les exploits d'Achille, ne dédaigne pas de parler dans l'*Odyssée* du chien d'Ulysse, qui fut le premier à reconnoître son maître. *L'Écriture Sainte* parle du chien de Tobie.

On ne sera pas fâché de voir rapporter dans cette note quelques-unes des idées de M. de Buffon sur cet animal intéressant. « Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la  
» pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus  
» que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle  
» ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle  
» crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur  
» et tout obéissance; plus sensible aux souvenirs des bien-  
» faits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les  
» mauvais traitemens; il les subit, les oublie, ou ne s'en  
» souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter  
» ou de fuir, il s'expose lui-même à de nouvelles épreuves;  
» il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de  
» le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme  
» enfin par la patience et la soumission.

» Il prend le ton de la maison qu'il habite, comme  
» les autres domestiques; il est dédaigneux chez les grands,  
» et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son  
» maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune  
» attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux  
» qui par état ne sont faits que pour importuner. Il les  
» connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les  
» empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la

« nuit, la garde de la maison, il devient plus fier, et quel-  
 » quefois féroce. Il veille, il fait la ronde, il sent de loïn  
 » les étrangers; et par des aboiemens réitérés, des efforts  
 » et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et  
 » combat. »

« Le chien, dit plus loin le Plinæ français, est le seul  
 » animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui con-  
 » noisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul  
 » qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en apperçoive; le seul  
 » qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domes-  
 » tique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul  
 » qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trou-  
 » ver, l'appelle par ses gémissemens; le seul enfin dont  
 » les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours  
 » heureuse. »

On est fâché, après un tableau aussi touchant, que  
 M. de Buffon fasse du chien, auquel il donne tant de qua-  
 lités, une machine qui se meut, en quelque sorte, par des  
 ressorts purement mécaniques, et qui n'a point l'idée du bien  
 et du mal qu'elle peut faire. Il est vrai que Descartes avoit  
 soutenu, avant M. de Buffon, que les bêtes n'avoient point  
 d'ame. Cette question fut vivement agitée dans les écoles,  
 au siècle de Louis XIV. Je m'étonne qu'on ne l'ait point

demandé à Lafontaine ; personne ne pouvoit le savoir mieux que lui ; et je suis persuadé qu'il eût été pour l'affirmative.

7) PAGE 31, VERS 16.

Je ne te mettrai point près du chien de Procris ;

J'offre un plus doux asile à tes mères chéris :

Un monument funèbre a été élevé en l'honneur du chien de Marie-Thérèse-Charlotte, dans les jardins de la princesse Poniatowski.

8) PAGE 32, VERS 20.

Si, vengeant la nature et les droits des humains,

Un esclave, autrefois, fit trembler les Romains,

Spartacus se mit à la tête des esclaves, et soutint une guerre formidable contre la république romaine.

9) PAGE 35, VERS 5.

Tairai-je ces enfans de la rive africaine

Qui cultivent pour nous la terre américaine ?

Différens de couleur, ils ont les mêmes droits ;

Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.

Lorsque la révolution a éclaté en France, on devoit s'attendre que ses ravages ne seroient pas moins affreux dans les colonies que sur le continent. L'éloignement où elles se trouvoient de la métropole, a dû les exposer à des troubles sans cesse renaissans. Elles ont eu beaucoup à souff-

frir de la lutte qui s'étoit élevée en France entre les amis et les ennemis des noirs ; chaque parti triomphoit à son tour, et chaque triomphe d'un parti portoit de nouvelles secousses dans les colonies. Les choses ont été au point , que les colonies ont souffert presque autant des mesures sages qu'on prenoit à leur égard , que des mesures les plus désastreuses. Les décrets du 15 mai et du 4 septembre 1791 , qui étoient propres à rassurer les colons , n'ont servi qu'à fomenteur de nouveaux troubles. Les différens gouvernemens qui se sont succédés , aux prises avec la révolution , n'ont jamais pu envoyer que des proclamations et des commissaires , ce qui ne remédioit à rien. Les sanglantes discussions qui s'étoient élevées dans les Antilles françaises , sur la liberté , ne pouvoient être terminées que par l'appareil de la force.

Il n'est pas surprenant d'ailleurs , que le mot de *liberté* , qui n'étoit pas entendu chez un peuple qui passe pour être éclairé , ne l'ait pas été davantage par la population noire des colonies.

Puffendorf, Rousseau, Montesquieu lui-même , n'ont jamais osé définir la liberté dans le calme de leurs cabinets. Comment auroit-on pu résoudre ce problème au milieu de nos troubles politiques ? Sans savoir précisément ce que c'est que la liberté , on a dit imprudemment qu'elle étoit le droit

le plus inaliénable de l'homme. Si la chose étoit ainsi, il nous semble que l'homme seroit resté dans les bois; car le premier sacrifice qu'il a dû faire en entrant en société, c'est celui d'une grande partie de sa liberté. Quel a donc été l'objet des premières recherches de l'homme dans l'ordre social? c'est la sûreté. Il a doublé ses forces et ses moyens en les mettant en commun; mais il a perdu de son indépendance. Si on avoit mis le mot de sûreté à la place de celui de liberté, on se seroit beaucoup mieux entendu, et on auroit évité de grands malheurs.

Au reste, on est à-peu-près d'accord aujourd'hui en Europe sur la question de l'esclavage des nègres. Les déclamations dont nos tribunes ont retenti si long-temps, ne produisent plus d'effet sur les imaginations que l'expérience a calmées. Que la traite et l'esclavage soient licites ou prohibés par les lois de la nature et de l'humanité, dit M. de Pradt dans son excellent ouvrage des *Trois âges des Colonies*, tout cela ne fait rien à la question qu'on doit traiter aujourd'hui. C'est dans l'ordre social, positif et subsistant, qu'il faut chercher une solution, et non pas dans les abstractions qui bouleversent d'un seul coup toutes les institutions établies, tous les rapports déjà formés et en vigueur. Toute la question paroît se réduire; par rapport

à l'Europe, à l'alternative de conserver les nègres dans un état de dépendance, ou de renoncer aux avantages des colonies. C'est sous ce point de vue, sans doute, que la question fut envisagée par l'espagnol Chierès, lorsque, voyant l'Amérique dépeuplée, et sa faible population suffisant à peine aux travaux nécessaires, il fit acheter sur la côte de Guinée cinq cents nègres avec autant de négresses, qu'il fit transporter à Saint-Domingue en 1516. Ces nègres, inutiles dans leur pays, devinrent un fonds d'une richesse inestimable dans les colonies. Cet avantage fut vivement senti en Europe; et, dès cette époque, deux compagnies furent établies pour la traite des nègres; l'une au Sénégal, et l'autre en Guinée. Il suffira de donner ici quelques notions sur le commerce des nègres en Afrique, pour faire voir que ces hommes, dont on a tant déploré le sort, sont beaucoup plus heureux dans les colonies que dans leur propre patrie. Les nègres qu'on achète sur les côtes d'Afrique, sont, 1°. des malheureux condamnés à mort par les usages du pays; 2°. des prisonniers de guerre, qui sont, par cela même, réduits à l'esclavage, et traités avec la cruauté naturelle au climat africain; 3°. des esclaves des grands du pays, qui ne peuvent que gagner à un changement de condition. Ces peuples sont en général si barbares, qu'on



à voir des pères vendre leurs enfans , et des frères vendre leurs frères ; ce qui fait dire à M. de Voltaire ces mots remarquables : « On nous reproche le commerce des noirs : un peuple qui trafique de ses enfans est encore plus condamnable que l'acheteur ; ce négoce démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître, étoit né pour en avoir un. » M. de Voltaire auroit pu ajouter que l'homme qu'on arrache à une pareille société, ne sauroit être plus malheureux, dans quelque pays qu'il soit conduit, et quelle que soit la condition à laquelle il est appelé. On n'a qu'à comparer les ordonnances des rois de France sur l'esclavage des nègres, avec la législation des peuples de Guinée, et l'on verra que la plupart des nègres africains, transportés dans les colonies, ne faisoient que gagner, même pour la liberté.

<sup>10)</sup> PAGE 41, VERS 20.

O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants,  
Qui joins à mes accords des accords si touchans !

M<sup>lle</sup>. Vaudchamp, douée d'une voix charmante, et très-bonne musicienne, a souvent charmé les chagrins de M. Delille par ses accens ; elle s'est associée à toutes ses peines, et quelquefois même à ses travaux ; ses soins assidus sont d'un très-grand secours à M. Delille, pour la composition et la publication de ses ouvrages. Le poète l'appelle

quelquefois son Antigone, et elle mérite ce titre touchant par son attachement envers son illustre ami, autant que par sa conduite envers son père et sa propre famille. M. Delille, qui n'a jamais été dans les Ordres, comme on a voulu le faire croire, a acquitté, envers M<sup>lle</sup>. Vaudchamp, la dette de la reconnaissance, et il lui a donné son nom.

<sup>11)</sup> PAGE 44, VERS 8.

Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,  
D'un vol dont il rougit, vient de souiller sa main?

Ce trait a été le sujet d'un drame joué au théâtre Feydeau, sous le titre de *la Famille indigente*. M. Danloux, entendant les vers de M. Delille, fut frappé du tableau qu'ils offroient à son imagination, et il fit sur-le-champ un dessin, qu'il s'occupe d'exécuter en grand.

<sup>12)</sup> PAGE 50, VERS 12.

Tel, si les grands objets aux petits se comparent,  
Des Troyens autrefois jetés sous d'autres cieux,  
Iliou imité charmoit encore les yeux;  
Et du Xante sacré, sur un autre rivage,  
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'image:

*Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis  
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum  
Agnosco; soææque amplector limina portæ.  
Necnon et Teucri socia simul urbe fruuntur.*

ÆN. LIB. III.

---

# NOTES

## DU

### SECOND CHANT,

---

<sup>13)</sup> PAGE 54, VERS 16.

Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures,  
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,  
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennuï;

Après le 9 thermidor, on a trouvé tous les murs des prisons de Paris couverts d'inscriptions et de vers, où les victimes avoient exprimé à-la-fois leur chagrin, et l'héroïsme de leur résignation. On ne sera pas fâché de voir ici une épître tracée sur les murs d'un cachot, et recueillie par M. Berthoux, auteur du joli poëme de *la Gastronomie*.

Depuis deux ans j'habite cette tour :  
De mes erreurs, c'est le juste salaire.  
Qui que tu sois qui viendras quelque jour  
Me succéder dans ce lieu de misère,

Apprends de moi cette utile leçon,  
 Qu'on peut encore être heureux en prison.  
 Certe, il vaut mieux, libre dans son allure,  
 Observateur de la belle nature,  
 Voir un beau champ de roses parsemé,  
 Que quatre murs qu'un foible jour éclaire :  
 Mais, si l'on doit y rester enfermé,  
 Il faut trouver le secret de s'y plaire.  
 Ce bon secret, si tu veux le savoir,  
 Est la gaité. C'est là tout le mystère.  
 Elle embellit le cachot le plus noir,  
 Elle supplée à tout ce que la terre  
 Peut nous offrir de biens et de grandeur;  
 Elle adoucit les disgrâces humaines;  
 Elle nous met au-dessus du malheur.....  
 Pour moi, je sais me moquer de mes chaînes,  
 Et de mes fers me forger des hochets.  
 Ceux que le monde, hélas ! m'a fait connaître  
 Ne valent pas davantage peut-être,  
 Et trop souvent m'ont laissé des regrets.  
 De ma prison, j'ai banni la tristesse  
 Qui ne sauroit m'atteindre désormais  
 Et qui souvent assiège en son palais  
 L'homme accablé d'une immense richesse.  
 Autour de moi je ne vois rien de laid.  
 Le triste aspect d'une froide muraille,  
 Mon mobilier, mon petit lit de paille,

Le rat craintif qui vient sur mon chevet,  
 Et me réveille en rongant mon bonnet,  
 Tout me fait rire. En vain, dans ma détresse,  
 Quelques amis que mon sort intéresse  
 Viennent me voir au travers du guichet;  
 Et, malheureux de ma propre infortune,  
 En m'abordant d'un air sombre et piteux,  
 Semblent vouloir que je pleure avec eux,  
 Et m'inspirer leur tristesse importune.  
 Je les console, et leur dis en riant:  
 « Mes bons amis, calmez-vous, je vous prie;  
 » Votre douleur, dont je vous remercie,  
 » Ne change rien à mon appartement,  
 » Ne m'ouvre point cette porte ennemie,  
 » Ne peut briser un verrou sans pitié,  
 » Dont ce gros mur recèle la moitié.  
 » Presque toujours la plainte est inutile:  
 » Il faut rester quand on ne peut sortir.  
 » Veuillez, des yeux, parcourir mon asile:  
 » Il n'est pas beau, j'en veux bien convenir;  
 » A vos regards ne viennent point s'offrir  
 » Des ornemens, dont la magnificence  
 » Semble insulter à l'homme qui n'a rien;  
 » Mais on y trouve, en y regardant bien,  
 » Tout ce qui peut soutenir l'existence.  
 » Voilà ma cruche et mon morceau de pain:  
 » C'en est assez pour la soif ou la faim.

- » Cette ouverture , à regret pratiquée ,
- » Permet à l'air d'y venir s'engouffrer ;
- » Ce qui suffit pour ne point étouffer.
- » Voilà ma table ; elle est un peu tronquée ,
- » Mais mon dîner y tient commodément.
- » Sur ce trépied je m'assieds à mon aise ;
- » Il me soutient , quoiqu'un peu chancelant.
- » Là , vous voyez mes communs à l'anglaise ,
- » Près de l'endroit où je prends mon repas ;
- » Là , mon boudoir... Mais je ne boude pas.
- » Quand mon geolier , d'un air brusque et sauvage
- » Vient m'apporter un limpide potage ,
- » Assaisonné par mon seul appétit ;
- » Quand de ses clefs j'entends le triste bruit ,
- » Avant-coureur de sa sottise présence ,
- » A sa rencontre aussitôt je m'avance ,
- « Je viens à bout d'égayer son humeur.
- » Le lendemain mon potage est meilleur ;
- » Il m'entretient d'une manière affable ,
- » Et quelquefois le vilain est aimable.
- » Mes chers amis , quels que soient nos destins ,
- » A la gaîté vouons notre existence. »

J'en viens à toi , mon triste successeur ,  
 Apprends à rire aussi de ton malheur.  
 Si , quelque jour , traduit à l'audience ,  
 Tu crains le sort d'un jugement fatal ,  
 Fais , si tu peux , rire ton tribunal ;

Tu peux dès-lors compter sur l'indulgence.  
 Vis en repos. Je te laisse en sortant,  
 Sans nul regret, mon petit logement ;  
 Lequel n'est point d'une forme nouvelle.  
 Il est fort chaud quand la saison est belle ;  
 Mais en hiver il est froid à glacer.  
 Que si tu veux pratiquer quelque issue,  
 Pour essayer de tomber dans la rue,  
 Je te préviens qu'il y faut renoncer ;  
 De tes malheurs tu doublerois la somme :  
 Jamais prison ne garda mieux son homme.  
 De ses gros murs le ciment éternel  
 Résisteroit à la force d'Alcide ;  
 Et de ce lieu l'architecte perfide  
 A su trop bien, dans son zèle cruel,  
 Sacrifier l'agréable au solide.

<sup>14)</sup> PAGE 57, VERS II.

Eh ! qui ne connoît pas le consolant spectacle  
 Qu'étaie des bandits ce vaste réceptacle,  
 Cette Botany-bay, sentine d'Albion,

En Angleterre, les coupables-condamnés à l'exil sont  
 voyés à Botany-bay ; là, ils sont employés à différens  
 vauz. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les mémoires de  
 Jorges Barington : « Je commençai, dit-il, à visiter les

» différentes classes d'ouvriers; je les trouvai tous plus at-  
» tentifs à leur besogne, plus respectueux envers leurs sur-  
» veillans, que je ne l'eusse imaginé. Les uns étoient em-  
» ployés à faire des briques et des tuiles; les autres à bâtir  
» des magasins, des cabanes; d'autres à déblayer, à ap-  
» planir le terrain, à porter des poutres, à former des che-  
» mins. Une autre classe étoit composée d'ouvriers exerçant  
» leurs métiers : c'étoient des forgerons, des chaudronniers,  
» des boulangers, des tailleurs, des jardiniers; il y en avoit  
» aussi qui étoient destinés à garder les malades. Les heures  
» des travaux sont depuis le lever du soleil jusqu'à onze  
» heures et demie, qu'on les fait appeler pour dîner. A deux  
» heures, ils se remettent à l'ouvrage jusqu'au coucher du  
» soleil; la fin de leurs travaux leur est annoncée par le  
» bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les encourager  
» à la culture de leurs jardins, on leur abandonne le samedi;  
» on donne même une prime à ceux qui recueillent une plus  
» grande quantité de légumes. Les femmes, tous les matins,  
» nettoient les huttes, et apprêtent le dîner des hommes;  
» elles ramassent le linge sale, le lavent, le raccommo-  
» dent, et le rendent à chacun, le dimanche. Ce jour,  
» personne n'est exempt d'assister au service divin qui se  
» célèbre à onze heures; tous les condamnés sont obligés



» d'y paroître en linge propre; et je dois dire qu'ils y sont  
» d'une manière plus convenable, et même plus dévotieuse  
» qu'on auroit lieu de l'attendre. »

Les condamnés, le temps de leur exil expiré, obtiennent des terres du gouvernement, dans la proportion suivante : trente acres pour un homme seul; cinquante pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois, les magasins du roi leur fournissent encore des provisions et des vêtemens. On leur donne en outre tous les outils et toutes les choses nécessaires à un cultivateur, avec des grains pour ensemençer leurs terres la première année.

La plupart de ces condamnés, devenus ainsi propriétaires, donnent l'exemple des vertus domestiques. Plusieurs ont mérité, par leur conduite, d'obtenir des emplois : on a vu plus d'un bandit condamné par les tribunaux d'Angleterre, devenir juge de paix à Botany-bay, et rendre la justice avec une probité qui pourroit servir de modèle à nos magistrats d'Europe.

15) PAGE 59, VERS 3.

Ton ame le connut ce noble et tendre zèle,  
Howard ! dont le nom seul console les prisons.

John Howard a consacré toute sa vie à consoler l'humain.

nité souffrante. S'étant aperçu des abus qui s'étoient introduits dans les prisons d'Angleterre, il voulut les faire cesser; il étudia le régime des maisons de détention; il porta ses plaintes au parlement, et il parvint à améliorer le sort des prisonniers. Ce premier succès encouragea ses efforts; ses vues philanthropiques s'agrandirent. Il visita les prisons de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de la Suède, du Danemarck, de la France et de l'Italie; il n'est pas un cachot dans lequel il n'ait porté la consolation; et, de retour en Angleterre, il publia le résultat de ses observations et de ses recherches. Son ouvrage, intitulé : *État des prisons de l'Europe*, fut traduit en français en 1788; il fut accueilli par les gens éclairés, sans produire une grande sensation dans le public. On étoit peu touché alors du sort des prisonniers; les peines de la prison ne se présentent à l'esprit que comme un malheur qu'on ne doit jamais éprouver; mais, après une révolution, dans laquelle chaque Français a perdu sa liberté, ou a été sur le point de la perdre, les efforts généreux d'Howard doivent être beaucoup mieux sentis; et tout le monde trouvera dans ses souvenirs des motifs pour apprécier un des plus beaux monumens qu'on ait élevés à l'humanité.

Il ne sera pas inutile de jeter ici, d'après John Howard,

un coup-d'œil rapide sur l'état des principales prisons de l'Europe. « Les prisons de la Hollande, dit le célèbre voyageur, sont si tranquilles et si propres, que celui qui les visite a peine à croire que ce soient des prisons ; elles sont chaque année, et souvent deux fois par an, blanchies avec l'eau de chaux ; chacune d'elles a son médecin, son chirurgien particulier. En général, les maladies y sont rares. Dans la plupart de celles qui sont destinées aux criminels, il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en sort jamais ; chacun a un bois de lit, un garde-paille et une couverture. La Hollande est le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, et la justice a rarement occasion d'y déployer toutes ses rigueurs.

« Les prisons d'Allemagne sont moins propres que celles de Hollande, mais elles ont l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières : telles sont celles de Hanovre, de Rull, de Hambourg, de Berlin, de Brême, de Cologne et de quelques autres villes. » John Howard a remarqué que dans la plupart des prisons d'Allemagne, les prisonniers étoient en petit nombre, et la cause qu'il en donne, est la promptitude de l'examen et du jugement après l'incarcération. Ceux qui sont coupables de légers délits, sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau ; mais on est moins

sévère envers les criminels que l'on a jugés et qui ont été condamnés; ils ont le choix de leur nourriture; on leur donne une chambre plus commode; leurs amis et les parens peuvent les voir et les consoler; un ministre les accompagne pendant tout le temps qui leur reste à vivre, ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles; rarement on met les prisonniers aux fers, et les cachots sont presque toujours inhabités.

Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède et en Russie; les prisons y sont pour la plupart, très-malpropres et très-malsaines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes Struensée et Brandt ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air mephitique de cette prison, que lorsque Struensée en fut tiré après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria : *ô quel bonheur de respirer un air frais !* Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont point connus en Russie; c'est pour cette raison, sans doute qu'on n'y a jamais vu de traces de la maladie épidémique qu'on appelle la fièvre des prisons.

Les prisons de Suisse sont beaucoup plus propres et

elles des royaumes du nord. Dans les maisons d'arrêt, chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le corrupteur de l'autre; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poêles; on leur alloue communément douze sols par jour. Dans les cantons Suisses, les prisons renferment rarement des criminels. « La principale raison, dit John Howard, » en est le soin qu'on y prend d'inspirer aux enfans, même » les plus pauvres, les principes de la religion et de la » morale : une autre raison encore, est qu'on y rend une » prompte justice. » Howard ne trouva point de prisonniers dans la prison de Lausanne; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffouse; les prisons de Berne sont souvent vides.

On ne peut pas en dire autant des prisons d'Italie, qui sont presque toujours pleines. Quand John Howard passa à Venise, la principale prison de cette ville contenoit trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptoit dans la prison appelée Vicaria, neuf cent quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'État romain et dans le Piémont, le nombre des prisonniers étoit beaucoup moins

considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que par-tout ailleurs. Il y a quelques années, l'usage de la torture, de la massole, etc. étoit encore connue à Rome, à Naples et dans quelques autres états. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Par-tout il s'est formé des institutions charitables; et, dans la plupart des villes, des confréries pieuses sont uniquement occupées du soulagement des prisonniers. Je ne puis me dispenser de citer ici la confrérie de la Miséricorde, appelée *di S. Giovanni Dei Fiorentini*. Il n'est point de ville un peu considérable qui n'ait la sienne. Cette confrérie soulage les prisonniers pendant leur vie, et leur prodigue ses secours jusqu'à ce qu'ils aient cessé de vivre; elle adoucit pour eux l'amertume du trépas; elle reçoit leurs derniers soupirs, et elle veille à leur inhumation : image de la Providence, dont la bonté adoucit les rigueurs de la justice humaine, et daigne accueillir dans son sein les hommes que la société a rejetés.

Une pareille confrérie est établie en Portugal. Les prisonniers, dans la plupart des prisons de ce pays, ne subsistent que de la charité publique. La justice n'y est pas

rigoureuse, mais elle y est lente; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les juge; et quelquefois, après qu'ils ont été jugés et condamnés à mort, ils demeurent encore quelques années en prison avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de Pombal, les geoliers laissoient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avoit obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva; sur la sommation du geolier, le coupable qui travailloit dans la province, vint, sans balancer un instant, se remettre dans la prison : ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grâce. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons, pour être envoyés dans les établissemens portugais au Brésil; d'autres, enrôlés, comme soldats, sont embarqués pour les Indes.

Les geoliers portugais exigent un droit d'entrée et de sortie de ceux qui sont reconnus innocens; cet usage injuste est aussi pratiqué en Espagne. Le régime des prisons espagnoles est très-rigoureux; les prisonniers y sont souvent entassés les uns sur les autres; ils sont souvent mis aux fers, et plongés dans des cachots humides; un criminel

condamné obtient rarement sa grâce du roi. Lorsqu'il est jugé, les autres prisonniers le conduisent dans la chapelle où sa sentence lui est lue par un secrétaire, en présence de tous. Il est accompagné par un moine qui ne l'abandonne jusqu'à la mort. On ne peut pénétrer dans les prisons de l'Inquisition.

John Howard a visité aussi les prisons de Paris et de différentes provinces de France. Il indique, dans son rapport, le régime, plusieurs abus à réformer; mais la voix de la pitié a été étouffée par la révolution; les hommes les plus dévoués au soulagement des misères humaines, ont eux-mêmes été chargés de fers. En 1796, M. Pastoret donna à la tribune du conseil des cinq cents les nombreux abus qui s'étoient introduits dans le régime des prisons; mais l'agitation de ce temps-là, qui étoit aux prises avec les factions, et qui étoit une faction lui-même, ne daigna pas s'occuper des réclamations de l'humanité. Aujourd'hui on s'en occupe plus efficacement, et le régime des prisons est sensiblement amélioré.

Howard, en visitant les prisons, a aussi visité les prisons de l'Europe. On ne peut assez admirer le courage avec lequel il a bravé tous les obstacles. Il s'est souvent



éprouver les maux qu'il vouloit adoucir, en respirant l'air contagieux des malades; et, plus d'une fois, il a fait le sacrifice de sa vie, pour le soulagement de l'humanité.

<sup>16</sup>) PAGE 63, VERS 20.

Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,  
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs.

La plupart des institutions de charité avoient été détruites pendant la révolution; les propriétés des hôpitaux avoient été aliénées. Mais le mal vient d'être réparé; l'administration des hôpitaux a été confiée à des hommes vertueux, et leur régime s'améliore chaque jour.

<sup>17</sup>) PAGE 64, VERS II.

A la voix de Carron le luxe s'attendrit;  
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit :  
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance  
Trouve le superflu, même dans l'indigence ;

On sait que cet estimable ecclésiastique, forcé de s'éloigner du théâtre de la persécution, se réfugia en Angleterre; mais on ignore peut-être que M. Carron avoit à peine mis le pied sur cette terre étrangère, qu'il s'occupa de réunir autour de lui les enfans des émigrés et des catholiques rési-

dans en Angleterre. Cet établissement ne fut que le premier essai de la philanthropie chrétienne de ce pieux fondateur. Bientôt il s'éleva, par ses soins, un asile pour les pauvres de l'un et de l'autre sexes, des hospices pour les malades et les infirmes. On demandera sans doute comment un pauvre prêtre, exilé de sa patrie, sans autre moyen que son zèle, sans autre ressource que la charité, a su procurer à l'enfance, à l'indigence, au malheur, tant de secours, de si utiles consolations? C'est dans les derniers sacrifices que purent faire encore les émigrés, c'est dans l'humanité des Anglais, que cet autre Vincent de Paul a trouvé les encouragemens qui l'ont mis à portée de créer ces prodiges de bienfaisance, qui ont étonné tous les voyageurs, et confondu les observateurs les plus incrédules.

Lorsque le sénatus-consulte, qui ouvrit les portes de la patrie à tant de Français que la terreur en avoit éloignés, fut connu à Londres, on voulut engager le respectable Carron à retourner dans un diocèse où il avoit laissé des monumens de son active sollicitude. « Non, je n'abandonnerai pas, » dit-il, ce que la Providence m'a aidé à former, ce que la confiance me met en état de soutenir : cette jeunesse a besoin de mes soins, ces malheureux n'espèrent qu'en ma surveillance. » Ainsi, ce héros de la charité chré-

tienne se sépare d'une patrie qu'il regrette, pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres qu'il chérit. On ne peut douter de ses sentimens français, lorsqu'on lit dans ses *Pensées chrétiennes* ces paroles touchantes : « O France !  
 » ô ma patrie ! toi qui m'as tant fait pleurer ; toi qui, durant  
 » un long exil enduré pour la foi, n'es pas un seul jour,  
 » un seul instant sortie de mon cœur et de ma mémoire ;  
 » lieux sacrés où reposent les cendres de mes pères, de  
 » mes proches, de mes amis ; doux sol de ma naissance,  
 » où je n'ai vu, où je n'ai compté et ne compterai jamais que  
 » des frères, des seconds moi-même : ô patrie ! que je suis  
 » loin de vouloir aigrir des plaies qui saignent encore ! Dis-  
 » paroissent à jamais là discorde, le ressentiment, la noire  
 » et cruelle vengeance, toutes les passions haineuses, les  
 » plus cruels ennemis de l'homme et de son bonheur ! »  
 Après cette profession du plus vrai patriotisme, on doit juger ce qu'il en coûte à M. Carron pour satisfaire à ce qu'il se devoit à lui-même, à ce que des établissemens, qui pouvoient périr sans lui, sembloient exiger de son inaltérable charité. M. Carron a publié plusieurs ouvrages, où l'on remarque cette onction qui semble caractériser toutes les actions de sa vie : les *Pensées ecclésiastiques*, en quatre volumes, et les *Pensées chrétiennes* pour tous les jours

de l'année, contiennent tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant. On y trouve par-tout le ton pathétique de Fénelon, réuni à la sublime doctrine de pères de l'église. Ces deux ouvrages, qui ont eu un grand succès hors de France, viennent d'être réimprimés à Paris.

<sup>18)</sup> PAGE 70, VERS 9.

De ces scènes de mort cruels ordonnateurs,  
 Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs ?  
 Ces bourreaux beaux-esprits, ces sages sanguinaires,  
 Au théâtre pleuroient des maux imaginaires ;  
 Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,  
 D'un massacre inutile ils se font un plaisir.

Tout le monde sait que dans les époques les plus sanglantes de la révolution, les armées et les généraux français étoient sans cesse accompagnés par des commissaires de la Convention, et même de la fameuse commune de Paris. Les vexations et les cruautés que se sont permises ces commissaires sont innombrables. On sait que St.-Just avoit fait dresser des échafauds dans les camps français ; et les soldats, comme les autres citoyens, ont connu le régime affreux des tribunaux révolutionnaires. Souvent, lorsque les armées deployoient un courage héroïque à la frontière, la Convention

ouilloit l'éclat de leurs victoires, par les lois les plus barbares. Les vers précédens ont été faits au moment où Robespierre venoit de faire décréter qu'on ne feroit plus de prisonniers, et c'est principalement à cette époque malheureuse que le poète fait allusion. Au reste, on doit dire ici à la louange des militaires français, qu'ils ont laissé de pareilles lois sans exécution. Il y a dans l'esprit militaire quelque chose de noble et de généreux : la peur rendoit cruels les chefs des factieux, mais les soldats français n'avoient point peur. « Les » agens de la terreur, dit un de nos écrivains, connoissoient » si bien l'esprit militaire, que jamais ils ne confièrent à un » général l'exploitation du terrorisme ; ils alloient en per- » sonne l'exercer aux armées ; et, comme si la Providence » eût décidé que l'expérience ne seroit point perdue pour » les Français, elle voulut que parmi les hommes envoyés » en mission sur les frontières, avec un pouvoir sans bornes, » pas un seul ne se distinguât par des faits militaires ; tandis » qu'elle voulut aussi qu'aucun des généraux qui fixoient » l'admiration de l'Europe, ne se déshonorât par une par- » ticipation directe au règne de la terreur. Ce qui s'est » passé dans la Vendée, ajoute le même écrivain, confirme » cette assertion. L'esprit de terreur augmenta sans cesse le » mal qu'il prétendoit arrêter : l'esprit militaire voulut pa-

» cifier, et réussit. J'ai, par une circonstance assez extraordinaire, passé près de trois mois avec des chefs de  
 » chouans, hommes très-estimables, et très-sincères dans  
 » la conversation intime; ils rendoient tous justice à la  
 » loyauté du général Hoche, et m'ont plusieurs fois assuré  
 » qu'ils mettoient plus de confiance dans sa parole que dans  
 » toutes les promesses du directoire.»

<sup>19)</sup> PAGE 71, VERS 2.

O vous ! tristes captifs, délaissés par la France,  
 ConteZ-nous quelle main nourrit votre indigence ?  
 Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits  
 Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris ?  
 Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères ;  
 Leur misère , en pleurant , a servi vos misères.  
 Bannis par l'injustice , et Français par le cœur ,  
 Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.

Les victimes les plus déplorables de la guerre qui vient de se terminer, sont sans contredit les prisonniers français en Angleterre; ils ont été souvent exposés à toutes les horreurs de la misère. Tout le monde connoît les maux qu'ils ont éprouvés ; mais ce qu'on ne connoît pas assez, c'est qu'il s'est fait une quête parmi les émigrés français à Londres, pour

venir à leurs secours. Des familles ruinées par la révolution, ont retranché de leur nécessaire ; de pauvres prêtres, qui n'avoient que deux habits, en ont donné un. Ce trait, qui mérite une place distinguée dans l'histoire, peut seul consoler l'humanité affligée des calamités et des crimes de la révolution.

<sup>20)</sup> PAGE 71, VERS 12.

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,  
Ces guerres, où le sang teint les mains fraternelles,  
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,  
Sujets contre sujets, parens contre parens.

L'auteur n'a pas prétendu s'attribuer ce dernier vers ; il l'a emprunté de Corneille, comme particulièrement consacré à peindre la guerre civile, et devenu proverbe.

<sup>21)</sup> PAGE 73, VERS 12.

La Vendée ! A ce nom la nature frémit,  
L'humanité recule, et la Pitié gémit.  
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,  
De Français égorgés couvrait au loin la terre ;  
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,  
De leur sang répandu confondoient les torrens.

Nous n'avons encore aucun mémoire authentique et circonstancié sur cette guerre. Un homme de lettres, connu

par son talent et par son bon esprit, a recueilli des matériaux précieux; il publiera incessamment une histoire complète de la guerre civile pendant la révolution.



---

# NOTES

## DU

### TROISIÈME CHANT.

---

22) PAGE 78, VERS 18.

Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,  
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix ;  
Mais, quand un peuple impie outrage sa puissance,  
Alors elle se tait : et voilà sa vengeance.

IL semble que les malheurs de la France se soient accrus ,  
à mesure que le peuple se dépravoit et s'éloignoit du culte  
de nos ancêtres.

Nous sommes parvenus à nous procurer une pièce très-  
curieuse , extraite des registres de la section Poissonnière ,  
du 5 septembre 1792, *l'an quatrième de la liberté,*  
*premier de l'égalité.* Le curé de Saint-Laurent avoit écrit  
à la section , pour l'inviter à assister à une cérémonie funèbre ,  
célébrée en l'honneur des patriotes morts à la journée du 10

août. Voici la réponse que la section fit au curé, par l'organe de son président :

« Il a été fait lecture d'une lettre de M. le curé de  
 » Saint-Laurent, qui invite l'assemblée à assister à un ser-  
 » vice pour nos frères morts le 10 août dernier. L'assem-  
 » blée, persuadée qu'il est temps enfin de parler le langage  
 » de la raison, a arrêté qu'il lui seroit fait la réponse  
 » suivante :

» Les martyrs de la liberté, nos braves frères morts pour  
 » la patrie le 10 août, n'ont pas besoin, monsieur, d'être  
 » excusés ni recommandés auprès d'un Dieu juste, bon et  
 » clément. Le sang qu'ils ont versé pour la patrie efface  
 » toutes leurs fautes, et leur donne des droits aux bienfaits  
 » de la Divinité.

» Qui! nous! nous irions prier Dieu de ne point con-  
 » damner nos frères au supplice du feu! Ce seroit l'outrager,  
 » le calomnier; ce seroit lui dire qu'il est le plus féroce,  
 » le plus absurde, le plus ridicule de tous les êtres.

» Dieu est juste, monsieur; par conséquent, nos frères  
 » jouissent d'un bonheur parfait; que rien ne pourra trou-  
 » bler. Les mauvais citoyens peuvent seuls en douter.

» Montrez-nous sur vos autels les glorieuses victimes de  
 » la liberté, couronnées de fleurs, occupant la place de

» S. Crépin et de S. Cucufin. Substituez les chants de la  
 » liberté aux absurdes cantiques attribués à ce féroce David,  
 » à ce monstre couronné, le Néron des Hébreux, dont les  
 » moindres crimes étoient de faire assassiner les maris, pour  
 » coucher plus commodément avec leurs femmes; alors  
 » nous nous réunirons à vous, et nous célébrerons ensemble  
 » le Dieu qui grava dans le cœur de l'homme l'instinct et  
 » l'amour de la liberté. »

DEV....., *président.*

TAB....., *secrétaire.*

<sup>23)</sup> PAGE 83, VERS 5.

Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,  
 Va, dans des flots de sang, se débattre à jamais.

On nous a communiqué une pièce de vers très-curieuse, écrite de la main de Fouquier de Tinville, qui prouve que tous les patriotes exagérés n'ont pas toujours eu le même esprit et la même opinion, et qu'ils ont long-temps rampé devant le pouvoir qu'ils ont détruit. Cette pièce de vers étoit adressée à Louis XVI; elle fut envoyée à M. l'abbé Aubert, avec prière de la publier dans son journal. Cet estimable journaliste jugea les vers très-médiocres, et ne les fit point imprimer; il les jeta dans un carton, où il avoit coutume de reléguer toutes les pièces inutiles, et qu'il appeloit plais-

samment le *cimetière des innocens*. En 1793, il exhuma les vers de Fouquier de Tinville, et à les portoit toujours avec lui comme une *carte de sûreté*, bien décidé à les lire devant le tribunal révolutionnaire, s'il y étoit traduit. C'est de M. Aubert lui-même que nous tenons cette pièce; plusieurs personnes l'ont vue entre ses mains, et peuvent en attester l'authenticité.

*Vers que l'on prie messieurs les rédacteurs du journal d'insérer dans leur feuille.*

D'une profonde paix nous goûtions les douceurs,

Même au milieu des fureurs de la guerre :

Louis sut, en tout temps, la donner à nos cœurs.

En l'accordant à la sœur Angleterre,

Louis admet ses ennemis

Au rang de ses enfans chéris.

Sous l'autorité paternelle

De ce prince, ami de la paix,

La France a pris une splendeur nouvelle,

Et notre amour égale ses bienfaits.

FOQUIER DE TINVILLE,

*Abonné.*

<sup>24</sup>) PAGE 83, VERS 12.

Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.

On sait qu'il n'étoit point de fête révolutionnaire où

l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *raison*, et de toutes les divinités du jour. Mais, heureusement, il ne reste rien de toutes ces rapsodies populaires, non plus que des monumens qui ont été élevés par les factions triomphantes. Il semble à l'observateur, que les partis aient eu la conscience de leur durée; ils n'ont consacré leur existence que par des monumens d'un jour, que par des statues et des colonnes de plâtre; et les divinités révolutionnaires n'ont jamais été invoquées que sur des autels de carton.

25) PAGE 85, VERS 4.

Que dis-je ? Aux premiers coups du foudroyant orage,  
Quelque coupable encor peut-être est échappé :  
Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé,  
Si quelque malheureux en tremblant se relève,  
Que la foudre redouble, et que le fer achève !

Après le siège de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place. Les ordres furent donnés de tirer sur eux à mitraille. Un membre de la Convention, qui assistoit à cette terrible exécution, se promena froidement sur ce champ de mort; et, s'étant aperçu que quelques-unes des victimes avoient échappé à la mi-

traile, il s'écria tout haut : « Que ceux qui ne sont pas morts » se relèvent, la république leur pardonne. » Quelques-uns de ces malheureux se relèverent en effet, et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller. La même scène, à quelques circonstances près, s'est répétée à Lyon.

26) PAGE 87, VERS 20.

Par moi, du laboureur, étranger à la gloire,  
Un simple monument honora la mémoire;

M. Delille propose d'élever un monument en faveur des  
laboureurs, dans son *Poëme des Jardins*.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,  
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre  
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.  
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?  
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,  
Sans doute ; depuis l'aube, où le coq matinal  
Des rustiques travaux leur donne le signal,  
Jusques à la veillée, où leur jeune famille  
Environne avec eux le sarment qui pétille,  
Dans les mêmes travaux coulent en paix leurs jours ;  
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :  
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.  
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.

Quel homme vers la vie, au moment du départ,  
 Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard;  
 A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque chaîne,  
 Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?  
 Pour consoler leur vie, honorez donc leur mort.  
 Celui qui, de son rang faisoit rougir le sort,  
 Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille;  
 Il grava la pudeur sur le front de sa fille:  
 D'une pierre moins brute, honorez son tombeau;  
 Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau;  
 Qu'on y lise: « Ci-gît le bon fils, le bon père,  
 » Le bon époux. » Souvent un charme involontaire  
 Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.  
 Et toi, qui vins chanter sous ces arbres pieux,  
 Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande  
 Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.  
 Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté,  
 Que leur muse, toujours ivre de volupté,  
 Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,  
 Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête:  
 Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs;  
 Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

27) PAGE 90, VERS 6.

Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,  
 La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.  
 Une même action a presque commandé le même vers:

un homme d'une figure et d'une voix effroyables, qui étoit chargé d'ailleurs, dans la Conciergerie, des travaux les plus dégoûtans et les plus malpropres. Cet homme se nommoit Barassin, voleur et assassin de profession, qui avoit été condamné à quatorze années de fer par jugement du tribunal criminel. Le concierge qui avoit besoin d'un chien supplémentaire qui eût la parole, avoit obtenu que Barassin, coquin très-intelligent, restât à la Conciergerie, où il tiendrait son banc de galérien. Tel étoit l'honnête personnage qui tenoit lieu de valet-de-chambre à celle qui fut reine de France. Cependant, quelque temps avant sa mort, on lui avoit ôté son officieux, le voleur de grands chemins, et on avoit placé dans l'intérieur de sa chambre une sentinelle (un gendarme), qui veilloit jour et nuit autour d'elle, et dont elle n'étoit séparée, même pendant son sommeil, sur un lit de sangle, que par un mauvais paravent en lambeaux. La fille des empereurs romains avoit, dans ce séjour affreux, pour tout vêtement, une mauvaise robe noire, qu'elle étoit obligée de raccommoder tous les jours, pour ne pas être exposée nue aux regards de ceux qui venoient la visiter. Elle n'avoit point de souliers. Tel a été le sort de Marie-Antoinette, devant qui toute l'Europe a fléchi le genou, à qui tous les honneurs qui puissent être rendus à une



mortelle ont été prodigués, pour qui tous les trésors du monde ont été ouverts.

Nous nous sommes trouvés à la Conciergerie, deux ans après la mort de la reine. Le concierge, nommé Richard, homme dur et grossier, ne parloit de son auguste prisonnière qu'avec attendrissement. Il alloit lui-même au marché; il préparoit le dîner de la reine; et, le soir, elle faisoit avec lui une partie de piquet. Elle avoit toujours quelque chose d'obligeant à dire au geolier, et à tous ceux qui arrivoient jusqu'à elle.

33) PAGE 110, VERS 4.

Leurs horribles conseils, et leur doctrine infâme,  
En attendant son corps, empoisonnent son ame.  
Déjà même, déjà de sa triste prison  
La longue solitude a troublé sa raison.

On avoit placé auprès du fils de Louis XVI, un nommé Simon, cordonnier : ce Simon, aidé de sa femme, forçoit son élève à chanter la *Carmagnole* et d'autres couplets infâmes. Ce malheureux enfant avoit une figure céleste; mais il avoit le dos courbé, comme accablé du fardeau de la vie. Il avoit perdu presque toutes ses facultés morales; le seul sentiment qui lui restât étoit la reconnaissance, non pas pour le bien qu'on lui faisoit, mais pour le mal qu'on ne lui faisoit

pas. Sans prononcer une seule parole, il se précipitoit devant de ses gardiens, leur serroit les mains, et baisoit le pan de leur habit.

Il couchoit, comme le dernier des malheureux, sur un lit qui n'étoit jamais remué; car il n'en avoit pas la force. Sa faiblesse et ses malheurs ne désarmoient point ses gardiens, qui, chaque jour, redoubloient de cruauté à son égard. Voici un trait d'une espèce unique, qui appartient aux membres de la commune, à ce modèle de la démocratie qui devoit fixer à Paris toutes les libertés civiles et politiques, toutes les vertus, toute la gloire de la superbe Rome, tous les arts, toute l'urbanité de la Grèce. Après la retraite du fameux Simon, sayetier de son métier, et gouverneur du jeune fils de Louis XVI, deux hommes, ou plutôt deux dogues de cette commune, veilloient jour et nuit autour de la chambre de cet enfant. Dès que le jour cessoit, on lui ordonnoit de se coucher, parce qu'on ne vouloit pas lui donner de lumière. Quelque temps après, lorsqu'il étoit plongé dans son premier sommeil, un de ces Cerbères, craignant que le diable ou les aristocrates ne l'eussent

levé à travers les voûtes de sa prison, lui crioit d'une voix effroyable : « Capet ! où es-tu ? dors-tu ? — Me » voilà, disoit l'enfant moitié endormi, et tout tremblant.

— Viens ici, que je te voie. » Et le petit malheureux courir tout suant et tout nu. « Me voilà ; que me voulez-vous ? — Te voir ; va, retourne te coucher : *housse*. »  
 ix ou trois heures après, l'autre brigand recommençoit même manège, et le pauvre enfant étoit obligé d'obéir. Il est mort couvert d'ulcères. On crut dans le temps qu'il étoit empoisonné, et c'est encore aujourd'hui l'opinion plus générale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avoit vu, sous Robespierre, une somme de cent mille écus à l'apothicaire de Paris, pour avoir le secret d'un poison lent et efficace. Après le 9 thermidor, un député, nommé Brival, fut reprocher au comité de salut public d'avoir commis un coup de crimes inutiles, et d'avoir oublié celui-là. Le roi de Louis XVI mourut peu de jours après.

<sup>34</sup>) PAGE 112, VERS 18.

Ah ! ménagez son ame, et de tout son malheur  
 N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur !  
 La fille de Louis XVI ignoroit la mort de sa mère, de son père et de son frère, lorsqu'elle sortit du Temple.

<sup>35</sup>) PAGE 113, VERS 19.

On a vu des enfans s'immoler pour leurs pères,  
 Des frères disputer le trépas à leurs frères.  
 Parmi des traits sans nombre de générosité, on peut citer

ici celui de Loiseroles , qui mourut pour son fils condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris.

<sup>36)</sup> PAGE 114, VERS 5.

. . . . Quand Septembre , aux Français si fatal ,  
Du massacre par-tout donnoit l'affreux signal ,  
On a vu les bourreaux , fatigués de carnage ,  
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage ,  
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux ,  
Et , tout convertis de sang , s'attendrir avec eux.

M<sup>lle</sup>. de Sombreuil se précipita au travers des bourreaux pour sauver son père. Cet héroïsme de la piété filiale désarma les assassins, et M. de Sombreuil fut reconduit par eux en triomphe. M<sup>lle</sup>. Cazotte parvint aussi à sauver son père, vieillard octogénaire; mais M. de Cazotte fut ensuite reconduit en prison, et la justice de ce temps-là fut moins compatissante que les assassins des prisons : M. de Cazotte a péri sur l'échafaud. On pourroit citer plusieurs autres exemples de ce mélange de barbarie et d'humanité parmi les agents subalternes de la révolution. Nous renvoyons ici le lecteur à *l'Agonie de trente-huit heures de Saint-Méard*, à l'histoire de Bertrand de Moleville, et à tous les mémoires du temps.

37) PAGE 114, VERS 12.

O toi ! du genre humain la moitié la plus chère.

Une seule dément ton noble caractère.

M<sup>me</sup>. du Barry, arrivée au pied de l'échafaud, jeta un cri d'effroi. Son courage l'abandonna entièrement, et elle ne put s'empêcher de s'écrier : *M. le bourreau, encore un moment.* M<sup>me</sup>. du Barry a été la seule femme qui ait montré cette faiblesse ; toutes les autres ont fait preuve d'une résignation héroïque. Parmi les femmes qui ont honoré leur mort par un courage plus qu'humain, on peut citer les carmélites de *Royal-lieu*, près de Compiègne : elles furent condamnées toutes ensemble par le tribunal révolutionnaire. Enchaînées sur la fatale charette, et conduites à travers un peuple furieux, elles chantoient le *Salve regina*, avec la même tranquillité que si elles avoient encore été dans leur église. Lorsqu'une d'elles fut montée sur l'échafaud, les autres continuèrent leurs chants religieux ; et ce concert céleste ne fut interrompu que lorsque l'abbesse, qui fut exécutée la dernière, succomba sous la hache du bourreau. Le courage sublime de ces religieuses avoit tellement frappé et attendri le peuple, que, dès ce moment, il cessa d'applaudir aux exécutions, et peu-à-peu l'esprit populaire se dirigea vers des sentimens d'humanité.

38) PAGE 115, VERS 12.

Tarente, que te veut cet assassin farouche ?

A trahir ton amie, il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente, dit M. Bertrand de Mole-  
 » ville, se sauva à force d'héroïsme. Traduite devant les  
 » juges-bourreaux du 2 septembre, après avoir attendu son  
 » tour pendant quarante heures, sans fermer l'œil, au mi-  
 » lieu des victimes qu'on immoloit, et des angoisses de  
 » celles qui alloient être massacrées, elle retrouva toute  
 » son énergie, lorsqu'elle vit que les interrogatoires qu'on  
 » lui faisoit, tendoient à obtenir d'elle des déclarations qui  
 » inculpassent la reine. Elle réfuta si victorieusement toutes  
 » les calomnies sur lesquelles elle étoit interrogée, que  
 » l'opinion de tout l'auditoire, hautement prononcée, força  
 » ses juges à la déclarer innocente. »

39) PAGE 116, VERS 10.

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs,

Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs ?

Trente-huit habitants de Verdun furent traînés à Paris, et  
 jugés par le tribunal révolutionnaire. Parmi ces victimes se  
 trouvoient des femmes, qui n'avoient d'autre tort que

d'avoir porté des bonbons et des bouquets au roi de Prusse, lors de son entrée dans cette ville. Tous les yeux se portoient avec attendrissement sur Henriette, Hélène, Agathe Waltrin, jeunes, aimables et vertueuses sœurs, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs par de longs et importants services : leur innocence, leur candeur et leur beauté intéressèrent les bourreaux eux-mêmes. Elles étoient accusées d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier de Tinville leur fit insinuer qu'elles n'avoient qu'à nier le fait, et qu'elles obtiendroient leur liberté. Bien persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu ; leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation, et qui prépara la chute des tyrans.

Sophie Tabouillot, fille de l'ancien procureur du roi au bailliage de Verdun, et Barbe Henri, fille d'un président au même tribunal, furent aussi comprises dans cette horrible procédure. Comme elles avoient à peine quatorze ans, elles ne furent point condamnées à mort, mais seulement à une exposition de six heures, sur la place publique, et à vingt années de détention à la Salpêtrière. L'odieux de ce jugement révolta le parti modéré de la Convention, qui parvint ensuite à s'emparer de l'autorité. Après la chute de

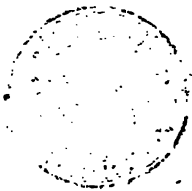
Robespierre, ces deux jeunes infortunées furent rendues à la liberté.

40) PAGE 117, VERS 1.

C

Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,  
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,  
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,  
A des mânes plaintifs insultent en cadence !

Le jardin de Tivoli appartenoit à M. Boutin, qui a été décapité sous le règne de la terreur.





---

# NOTES

D U

## QUATRIÈME CHANT.

---

4<sup>1</sup>) PAGE 120, VERS 4.

D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices  
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.  
Quelques abus font place à des malheurs plus grands ;  
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.  
La France, que le monde avec effroi contemple,  
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.

Dès que le trône fut renversé, l'autorité se partagea entre les membres de la Convention et ceux de la commune de Paris. *Je suis las de ma portion de tyrannie*, s'écria un jour le député Rabaut de St-Étienne. Il n'étoit point de club qui ne s'associât aussi à l'exercice de la puissance, et la France en comptoit plus de vingt mille. Depuis que le

peuple avoit été proclamé souverain, tout le monde vouloit être peuple; chaque groupe se considéroit comme le peuple souverain, et nous avons vu tout-à-coup s'élever plus de cent mille peuples, tous égaux en droits, tous rivaux de pouvoir, et toujours prêts à appuyer leurs prétentions par la violence. Au milieu de cet épouvantable chaos, chaque commune avoit son gouvernement, chaque quartier son tyran; et toutes les factions, toujours divisées entr'elles, ne sembloient se réunir que pour donner la mort. A mesure que l'autorité s'est concentrée, les agitations ont été moins vives, et l'unité du gouvernement a été enfin comme un port qui a recueilli le vaisseau de l'état, et qui nous a sauvés d'une ruine générale.

42) PAGE 123, VERS 3.

Ainsi pleuroit l'Hébreu; mais du moins, par ses frères,

Il n'étoit point banni du séjour de ses pères.

Ah! combien du Français le sort est plus cruel!

Chassé par des Français loin du sol paternel,

Il fuit sous d'autres cieux; et, pour comble de peine,

De sa patrie ingrate il emporte la haine.

La plupart des émigrés ont fui, parce que leur vie étoit menacée, et le plus grand nombre d'entr'eux auroit péri infailliblement sous le règne de la terreur, s'ils étoient restés sur le territoire français.

43) PAGE 130, VERS 2.

- » Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie ;  
 » Carthage hospitalière est l'asile de Troie.  
 » Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur ;  
 » Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

*Quare agite, ó tectis, juvenes, succedite nostra*

*Me quoque per multos similis fortuna labores*

*Jactatam hác demùm voluit consistere terra.*

*Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

ÆN. LIB. I. carm. 627 et seq.

44) PAGE 130, VERS 16.

Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,  
 Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.

Acesté, qui régnoit dans une partie de la Sicile, fit le meilleur accueil à la flotte d'Énée, lorsqu'elle aborda dans ses états. Virgile en parle ainsi dans le cinquième livre de l'*Énéide*, vers 35 :

*At procul excelso miratus vertice montis*

*Adventum sociasque rates, occurrit Acestes,*

*Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ ;*

*Troia Crimiso conceptum flumine mater*

*Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,*

*Gratatur reduces ; et gaza lætus agresti*

*Excipit, ac fessos opibus solatur amicis.*

## 45) PAGE 131, VERS 18.

..... « Abrégez mon supplice ,  
 » O Troyens ! vous voyez un compagnon d'Ulysse !  
 » Percez-moi de vos traits , plongez-moi dans les flots ;  
 » Vous me devez la mort. »

Achéménide étoit un des compagnons d'Ulysse , qu'on  
 furent retenus dans la grotte de Polyphème. Virgile raconte  
 ainsi , au troisième livre de l'*Énéide* , son apparition devant  
 Énée , dans l'île des Cyclopes :

*Quùm subito è sylvis , macie confectâ supremâ  
 Ignoti novâ formâ viri , miserandâque cultu ,  
 Procedit , supplexque manus ad littora tendit.  
 Respiscimus : dira illuvies , immissaque barba ,  
 Consortum tegumen spinis . . . . .  
 . . . . . mox sese ad littora præceps  
 Cum fletu precibusque tulit : per sidera testor ,  
 Per superos , atque hoc cœli spirabile lumen ,  
 Tollite me , Teucri , quascumque abducite terras ,  
 Hoc sat erit. Scio me Danais è classibus unum ,  
 Et bello Iliacos fateor petiisse penates.  
 Pro quo , si sceleris tanta est injuria nostri ,  
 Spargite me in fluctus vastoque immergite ponto.  
 Si pereò , hominum manibus periisse juvabit . .  
 Sum patria ex Ithaca , comes infelicis Ulyxi ,  
 Nomen Achemenides.*

*ÆN. LIB. III. CARM. 590.*

46) PAGE 132, VERS 16.

..... Et toi ! daigne m'entendre ,  
 Waldeck , homme éclairé , prince aimable , ami tendre.  
 Je ne te vis jamais ; par l'estime dicté ,  
 Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité.

On voit que dans ces vers , comme dans d'autres passages , la même idée a nécessité la même expression.

47) PAGE 134, VERS 15.

Pour corriger encor la fortune ennemie ,  
 Du vénérable Oxford l'antique académie  
 Multiplia pour vous ce volume divin ,  
 Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain ;  
 Qui , du double évangile ancien dépositaire ,  
 Nous transmet de la foi le culte héréditaire ;

L'université d'Oxford a fait imprimer la bible , pour en distribuer les exemplaires aux ecclésiastiques français qui se trouvoient en Angleterre.

48) PAGE 136, VERS 17.

Non , non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse ,  
 Beaux lieux qui nourrissoient ma poétique ivresse ,

~ Glairesse est un village sur le lac de Biemme , dont le paysage est très-pittoresque.

49) PAGE 137, VERS 6.

Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,  
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse !

« De toutes les habitations où j'ai demeuré, dit Rousseau  
» dans sa cinquième Promenade, aucune ne m'a rendu si vé-  
» ritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets  
» que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette  
» petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte,  
» est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur  
» que je sache, n'en fait mention. Cependant, elle est très-  
» agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un  
» homme qui aime à se circonscire ; car, quoique je sois  
» peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait  
» une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si  
» naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul  
» autre.

» Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus  
» romantiques que celles du lac de Genève, parce que  
» les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais  
» elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de cul-  
» ture, de champs et de vignes, moins de villes et de  
» maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus  
» de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes

» plus fréquens et des accidens plus rapprochés. Comme il  
» n'y a pas sur ces heureux bords , de grandes routes com-  
» modes pour les voitures , le pays est peu fréquenté par les  
» voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs  
» solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la  
» nature , et à se recueillir dans un silence que ne trouble  
» aucun autre bruit que le cri des aigles , le ramage entre-  
» coupé de quelques oiseaux , et le roulement des torrens  
» qui tombent de la montagne. Ce beau bassin , d'une forme  
» presque ronde , enferme dans son milieu deux petites  
» îles , l'une habitée et cultivée , d'environ demi-lieue de  
» tour ; l'autre , plus petite , déserte et en friche , et qui sera  
» détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en  
» ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues  
» et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance  
» du foible est toujours employée au profit du puissant.

» Il n'y a dans l'île qu'une seule maison , mais grande ,  
» agréable et commode , qui appartient à l'hôpital de Berne ,  
» ainsi que l'île , et où loge un receveur avec sa famille et  
» ses domestiques : il y entretient une nombreuse basse-cour ,  
» une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île , dans  
» sa petitesse , est tellement variée dans ses terrains et ses  
» aspects , qu'elle offre toutes sortes de sites , et souffre

» toutes sortes de cultures ; on y trouve des champs, des  
 » vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages, ombragés  
 » de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, don  
 » le bord des eaux entretient la fraîcheur. Une haute te  
 » rasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'île dans sa  
 » longueur ; et, dans le milieu de cette terrasse, on a bâti  
 » un joli salon, où les habitans des rives voisines se ras-  
 » semblent, et viennent danser les dimanches durant les  
 » vendanges. »

*N. B.* Nous croyons devoir profiter de cette circonstance, où il est question de Rousseau, pour annoncer au public que nous avons entre les mains un manuscrit inédit de cet écrivain, qui doit faire suite à ses œuvres. Ce manuscrit renferme une correspondance très-intéressante et très-curieuse entre Rousseau, madame de Franqueville, M. de Peyrou, et quelques personnages distingués du siècle dernier.

50) PAGE 137, VERS 10.

Liéux charmans ! Aux proscrits, en vain nos oppresseurs  
 Ont de votre séjour envié les douceurs ;  
 Et , menaçant de loin vos frêles républiques ,  
 Ont envoyé contr'eux leurs arrêts tyranniques.

Le directoire a souvent poursuivi les émigrés jusque sur



les terres étrangères ; et plus d'une fois le gouvernement de la Hollande et celui de la Suisse reçurent l'ordre de les chasser de leur territoire.

51) PAGE 138, VERS 19.

Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers  
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !  
La beauté , que jadis occupoit sa pasture ,  
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure ;  
L'une brode des fleurs , l'autre tresse un chapeau ;  
L'une tient la navette , et l'autre le pinceau .

Plusieurs émigrés ont su employer dans leur exil les talens que l'éducation leur avoit donnés ; quelques-uns ont embrassé des professions mécaniques ; d'autres ont enseigné la musique ; les hommes instruits ont appris aux étrangers les principes de la littérature et de la langue française. La langue française et le goût de notre littérature sont beaucoup plus universellement répandus en Europe , qu'ils ne l'étoient il y a vingt ans : on le doit aux émigrés , et sur-tout aux ecclésiastiques. En rentrant dans leur patrie , ils y ont rapporté les connoissances qu'ils ont puisées chez les étrangers ; et les langues étrangères , telles que l'italien , l'anglais et l'allemand , sont aujourd'hui beaucoup plus répandues chez

les Français , à qui on reprochoit de ne savoir que leur propre langue.

Les femmes émigrées ont fait connoître aux étrangers nos arts agréables ; elles leur ont donné nos goûts , et les talens qu'elles avoient cultivés , sont devenus pour elles une ressource dans les malheurs de l'exil. Mais les talens agréables n'ont pas seulement été utiles aux émigrés , ils ont été aussi une ressource et une consolation pour ceux qui sont restés en France , et qui se sont trouvés ruinés par la révolution. Combien de femmes , nées dans l'opulence , ont été obligées de travailler pour vivre , et ont excellé dans un art qu'elles n'avoient d'abord cultivé que pour leur agrément ! Parmi celles qu'on pourroit nommer , nous citerons seulement madame Roux , qui excelle dans l'art de faire des fleurs. Elle avoit envoyé à M. Delille une couronne de myrte et de lauriers ; voici quelques vers d'une Épître que lui a adressée à ce sujet le chantre des Jardins :

La Nature en riant t'a cédé son empire,  
 Jadis , écoutant trop un indiscret délire ,  
 Je voulus , du peuple des fleurs ,  
 Exprimer les beautés , les formes , les couleurs ;  
 Mais , comparée à tes doigts enchanteurs ,  
 Hélas ! que peut ma foible lyre !

Ta main créa : je n'ai fait que décrire.

Dans ton ingénieux travail,

A tes aimables fleurs, que manque-t-il encore ?

Du plus éblouissant émail

Leur riche vêtement à ton gré se décore ;

Je pense voir sur leurs habits

La brillante rosée épancher ses rubis ;

Je crois voir du zéphir l'haleine caressante,

Balancer dans tes mains leur tige obéissante ;

Et sur leurs frais boutons d'azur, de pourpre et d'or,

L'abeille, de son miel, recueillir le trésor.

Je cherche, en les voyant, à quelle chevelure

Doit s'enlacer leur riante parure.

Non, jamais de Xeuxis le pinceau si vanté,

N'unit tant d'artifice à tant de vérité.

J'ai vu ces arsenaux, où l'airain qui bouillonne

Représente à nos yeux, ombragés de lauriers,

Les poètes et les guerriers ;

J'ai vu ces ateliers où la guerre façonne

De nos héros les glaives destructeurs :

Sans m'effrayer, ton art m'étonne,

Et je préfère aux forges de Bellone,

Où Mars, assis sur le bronze qui tonne

Court arroser la terre et de sang et de pleurs,

Ce paisible atelier, brillant de cent couleurs,

Qui, pour moi, pour mon Antigone,  
Enfante des lauriers, des myrtes et des fleurs.  
Que ces festons brillans ont le droit de me plaire !

Mais, en dépit de ma témérité,

Je le sens trop, je n'ai point mérité

Un prix si doux, un si brillant salaire.

Alcibiade seul, dans Athènes autrefois,

Beau, jeune et brave, et servant à-la-fois

La Minerve des arts, la Minerve guerrière,

Pour prix de ses talens et de ses grands exploits,

Eut le droit d'obtenir une fleur de Glycère.

Charmante Églé ! les fleurs ne t'abandonnent pas ;

De leurs fraîches couleurs ta bouche se décore ;

Je les vois naître sous tes pas ;

Je les vois s'animer sous tes doigts délicats ;

Ton haleine est celle de Flore ;

De la blancheur du lys, ton teint nous éblouit ;

Comme une fleur s'épanouit,

Je vois ton doux sourire éclore ;

Tu dis un mot : c'est une fleur encore ;

Et par-tout sur tes pas le printemps nous sourit.

Quant l'Éternel d'un mot créa nos paysages,

Il s'admira lui-même en ses ouvrages ;

Toi, dont la main les reproduit pour nous,

Ton cœur doit jouir davantage.

## DU CHANT IV.

229

Créer le monde est beau , l'imiter est plus doux :  
 Tu montres à-la-fois le modèle et l'image ;  
 Et moi , portant à tes genoux  
 Mon tendre et légitime hommage ,  
 Je dis : Comment cette jeune beauté ,  
 Dont l'aimable simplicité ,  
 Comme la fleur des champs , est ingénue et pure ,  
 A-t-elle su , trompant le toucher , le regard ,  
 Mettre à côté de la nature  
 Le doux mensonge de son art ?  
 Cet aimable prestige est sa seule imposture :  
 Jadis des fleurs je chéris la culture ;  
 De leur agréable parure  
 Je bordois mes ruisseaux , je parois mes bosquets ;  
 Au souffle des vents indiscrets ,  
 Sous l'abri transparent d'un verre ,  
 Je les cachois dans le fond d'une serre ;  
 Mais les vents , la critique ont flétri mes jardins ,  
 Et je donnerois mon parterre  
 Pour la moindre des fleurs qui tombent de tes mains

52) PAGE 139, VERS 7.

De son vêtement d'or un Caumont l'embellit ;  
 Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.  
 I. de Caumont s'est fait relieur à Londres , et il est de-  
 un des plus habiles ouvriers dans ce genre.

53) PAGE 141, VERS 4.

Telle je nourrissois ma douce rêverie,  
Lorsque de deux Français le sort miraculeux  
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

M. Delille, après avoir terminé cet épisode, apprit que tout ce qu'il avoit imaginé étoit arrivé, avec la différence cependant, qu'il place la scène dans l'Amérique méridionale, sur les rives de l'Amazone, et qu'elle s'est passée dans l'Amérique septentrionale.

En 1793, Monsieur et Madame de Latour du Pin parvinrent à s'échapper de Bordeaux, en s'embarquant sur un vaisseau américain. Ils abordèrent à Boston, avec M. de Chambeau, leur compagnon d'infortune. Peu de temps après leur arrivée, ils eurent la douleur d'apprendre tous les trois la mort de leurs pères. M. de Dillon, M. de Latour du Pin, ex-ministre, et M. de Chambeau, avoient péri le même jour sur l'échafaud. Cette affreuse nouvelle ne fit que fortifier la résolution qu'ils avoient prise d'aller vivre loin d'un pays où ils venoient de perdre tout ce qu'ils avoient de plus cher. Il leur restoit cinq cents louis pour toute ressource; il falloit en déterminer l'emploi sans délai et sans méprise; il falloit sur-tout aller chercher dans la solitude et dans une vie

laborieuse, un asile contre les souvenirs trop déchirans de la révolution française. Leur parti fut bientôt pris, et le plan fut exécuté avec autant de courage que d'intelligence. Qu'on se figure deux jeunes époux, qui avoient vécu à la cour, comblés des dons de la nature et de la fortune, élevés dans la magnificence du luxe, instruits dans tous les arts agréables, et tout-à-coup tombés dans une situation où tout ce qu'ils avoient appris leur devenoit inutile, et où ils étoient obligés, pour ainsi dire, de recommencer la vie. Ils arrivèrent chez un paysan du comté de New-Yorck, recommandés par le général Hamilton, et plus encore par leur malheur. Ils prièrent le fermier de les recevoir en pension, pour s'instruire à son école des détails de l'exploitation d'une ferme, et de la culture des terres en Amérique. Ils passèrent ainsi six mois chez leur hôte, devenu leur instituteur et leur ami; ils allèrent ensuite s'établir sur les bords du Delaware, à quelques lieues d'Albani; là, aidés de deux négresses et d'un nègre esclaves, M. et M<sup>me</sup>. de Latour du Pin n'ont plus connu que les devoirs, les occupations et les plaisirs de la vie champêtre; ils partageoient avec leurs nègres tous les travaux de la ferme. M. de Latour du Pin labouroit lui-même les champs, et abattoit les arbres des forêts; tantôt agriculteur, tantôt architecte et maçon, chaque jour il agrandissoit

sa chaumière et étendoit son domaine : il étoit parvenu à faire le meilleur cidre de la contrée. M<sup>re</sup>. de Latour du Pin, qui étoit la ménagère, portoit elle-même au marché d'Albani les légumes du jardin et les produits de la basse-cour, qui étoient sous son inspection particulière ; elle faisoit elle-même le pain, et s'occupoit de tous les détails du ménage.

C'est dans cette situation qu'ils ont reçu la visite de quelques amis d'Europe, que la révolution avoit comme eux fait fuir de leur patrie. Aussitôt que la France est devenue abordable pour les malheureux qui avoient été proscrits, les parens et les amis de M. et M<sup>re</sup>. de Latour du Pin, ainsi que la commune qu'ils avoient habitée, se sont réunis pour les engager à y revenir, et ce n'est pas sans peine qu'ils se sont séparés de la nouvelle société qui les avoit adoptés.

54) PAGE 152, VERS 12.

Enfin, on la revoit, dans la saison nouvelle,  
 Cette solennité si touchante et si belle,  
 Où la religion, par un culte pieux,  
 Seconde des hameaux les soins laborieux.

L'auteur du *Génie du Christianisme* a parlé de ces fêtes champêtres; voici comment il a traité ce sujet :

« Les cloches du hameau s'étant fait entendre, les vill-



» geois quittent à l'instant leurs travaux ; le vigneron descend  
» de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bu-  
» cheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes ,  
» arrivent avec leurs enfans , et les jeunes filles laissent leurs  
» fuseaux , leurs brebis et les fontaines, pour se rendre à la  
» pompe rustique.

» On s'assemble dans le cimetière de la paroisse , sur  
» les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt s'avance du lieu  
» voisin tout le clergé destiné à la cérémonie ; c'est quelque  
» vieux pasteur qui n'est connu que par le nom de *curé* ; et  
» ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien ,  
» indique moins le ministre du temple , que le père labo-  
» rieux du troupeau. Il sort de son presbytère, bâti tout  
» auprès de la demeure des morts , dont il surveille la  
» cendre. Il est établi dans sa demeure comme une garde  
» avancée aux frontières de la vie , pour recevoir ceux qui  
» entrent et ceux qui sortent de ce royaume de douleurs.  
» Un puits , des peupliers , une vigne autour de sa fenêtre ,  
» quelques colombes , composent tout l'héritage de ce roi  
» des sacrifices.

» Cependant l'apôtre de l'évangile , couvert d'un simple  
» surplis , assemble ses ouailles devant la grande porte de  
» l'église ; il leur fait un discours , fort beau sans doute , à

» en jeter par les larmes de l'assistance. On y entend souvent répéter : *Mes enfans. mes chers enfans*; et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostôme champêtre.

» Après l'exhortation, l'assemblée commence à défilér, en chantant : *Vous sortirez avec plaisir. et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront. et vous tendront avec joie.* L'étendard des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc d'arbre; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille, et sifflent les buvreuils et les merles. Tous les arbres, au défaut de leurs feuilles, étalent l'espérance de leurs fruits; la nature entière est un bouquet de fleurs. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers, entendent tour-à-tour les hymnes des laboureurs, qui suivent les replis de l'écharpe diaprée, que la main du créateur a jetée sur les campagnes. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des bleds nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

» Dans cette fête, on n'invoque point les saints, mais  
» les anges, parce que ces bienfaisans génies sont appa-  
» remment chargés de présider aux moissons, aux fon-  
» taines, aux rosées, aux fleurs et aux fruits de la terre.

» La procession rentre enfin au hameau; chacun retourne  
» à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on  
» demande à Dieu les biens de la terre, fût un jour d'ois-  
» veté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le  
» sillon, après avoir imploré celui qui dirige les soleils, et  
» qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes  
» ondées. Pour bien achever un jour si saintement com-  
» mencé, les vieillards de la paroisse viennent, à l'entrée  
» de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du  
» soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors  
» les dernières harmonies sur cette fête, que l'église a cal-  
» culée avec le retour du mois le plus doux, et le cours de  
» l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes  
» parts les germes sourdre dans la terre, et les plantes  
» croître et se développer; des voix inconnues s'élèvent  
» dans le silence des bois, comme le chœur de ces anges  
» champêtres, dont on a imploré le secours, et les soupirs  
» du rossignol parviennent jusqu'à l'oreille des vieillards,  
» assis non loin des tombeaux. »

<sup>55)</sup> PAGE 157, VERS 5.

O riant Chanonat ! ô fortuné séjour !

Village très-pittoresque de l'Auvergne, où l'auteur a été élevé.

FIN.

*Chez les mêmes Libraires :*

**DITHYRAMBE SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME**,  
suivi du **PASSAGE DU SAINT-GOTHARD**, Poème  
traduit de l'anglais de M<sup>me</sup>. la duchesse de DEVONSHIRE,  
par JACQUES DELILLE.

- In-18.* papier fin (*gr.-raisin*), avec figure. . . . . 1 f. 50 c.  
     — vélin superfin, br. en cart., avec fig. . . . . 5 »  
     — Le même, satiné et cart., fig. av. la let. 7 »  
*In-12.* papier commun, sans figure. . . . . 1 »  
     — fin, avec figure. . . . . 2 »  
     — vélin superfin, br. en cart., avec fig. . . . . 6 »  
     — Le même, sat. et cart., fig. av. la let. 8 »  
*In-8<sup>o</sup>.* papier commun, sans figure. . . . . 1 50  
     — fin, avec figure. . . . . 2 50  
     — vélin superfin, br. en cart., avec fig. 7 »  
     — Le même, sat. et cart., fig. av. la let. . . . . 9 »

**RECUEIL DE POESIES FUGITIVES** par Jacques DELILLE.  
     — Vol. in-12 de 280 pages, avec le portrait de l'auteur.  
     Prix : 2 fr.

**LA GASTRONOMIE**, ou *l'Homme des Champs à table*, pour servir de suite à *l'Homme des Champs* par M. DELILLE; poème didactique en 4 chants. **SECONDE EDITION** revue et augmentée par l'auteur. — Vol. in-18 sur papier grand-raisin, orné d'une figure.

- Prix : papier grand-raisin fin. . . . . 2 fr.  
     — vélin superfin, cartonné. . . . . 6

**LE PRINTEMPS D'UN PROSCRIT**, poème en 3 chants, précédé d'une Dissertation sur l'origine et le caractère distinctif de la poésie descriptive, et suivi de plusieurs lettres sur le sentiment de la Pitié, adressées à M. DELILLE, par M. MICHAUD. — Vol. in-18, pap. raisin, fig.

- Prix : papier grand-raisin fin. . . . . 2 fr.  
     — vélin superfin, cartonné. . . . . 6

## HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE FRANCE, par

A. F. BERTRAND DE MOLEVILLE, ancien ministre d'état.

— 10 vol. in-8., ornés d'une carte géographique pour la campagne de 1792.

Prix du papier carré, br. . . . . 45 fr.

— papier grand-raisin ordinaire, br. . . . . 60

— papier vélin gr.-raisin, cart. par Bradcl. . 140

La troisième partie, comprenant les événemens qui se sont passés depuis la mort de Louis XVI, jusqu'à l'avènement du gouvernement consulaire, paraîtra incessamment, et sera composée de cinq vol. in-8.

## PENSEES ECCLESIASTIQUES pour chaque jour de

*l'année, à l'usage de tous les fidèles; recueillies*

par M. CARRON le jeune, prêtre français. — Quatre

gros vol. in-12 d'environ 1600 pages en petit romain.

Prix : 9 fr.

## PENSEES CHRETIENNES, ou *Entretiens de l'ame*

*fidèle avec le Seigneur, pour tous les jours de l'année;*

par M. CARRON le jeune, prêtre français. — Quatre

forts volumes in-12, d'environ 1800 pages, caractères

*Gaillarde et Petit-Texte.* — Prix : 10 fr.

## LES TROIS AGES DES COLONIES, ou *de leur Etat*

*passé, présent et à venir;* par M. de PRADT, membre

de l'assemblée constituante. — Trois vol. in-8., beau

papier. Prix : 10 fr.

---

N. B. Les Éditeurs vont publier successivement, et de six en six mois, les autres ouvrages de M. Delille, la traduction de *l'Enéide*, celle du *Paradis Perdu* de Milton, le Poème de *l'Imagination* et celui des *Trois Règnes de la Nature*. Ils continueront à les imprimer dans les mêmes formats, sur les mêmes papiers et avec les mêmes caractères; en sorte que l'on peut, dès ce moment, commencer des collections, sans avoir à craindre de ne pouvoir les continuer et les assortir.

Les Éditeurs, et les Libraires correspondans indiqués dans le Prospectus des *Ouvrages de M. Delille*, reçoivent des souscriptions pour les belles éditions in-4. Celle du poème de *la Pitié* paraîtra le 1<sup>er</sup> messidor an 21. ( 20 juin 1803. )





